

**Jean-Paul Damaggio**

**Avec Pepe,  
controverse à Valladolid**

**Tome 3**

**(version internet)**

Editions La Brochure  
82210 Angeville  
juin 2016  
ISBN : 978-2-37451 0095  
Plus de renseignements  
sur <http://la-brochure.over-blog.com>  
<http://viedelabrochure.canalblog.com>

[Au cours de cette longue lecture qui s'annonce chez Josep, celui-ci, comme sa compagne, vont apparaître directement dans le manuscrit et pourront en compléter les pages à leur convenance.]

\*

*Aujourd'hui, Gregorio se lève d'un si mauvais pied qu'il ne peut écrire à la première personne, comme promis. Il est conscient que son récit est celui d'un simple gardien de prison, c'est-à-dire ridicule, et pourtant il semble lui couler dans les veines.*

*En arrivant au travail, nouveau coup du sort, Gregorio reçoit un ordre étrange : monter immédiatement voir le directeur. L'heure de la sanction serait-elle arrivée ? Du nouveau au sujet de Pepe ? Une nouvelle mission à assumer dans l'établissement ? Son cerveau tourne à cent à l'heure lorsqu'il tourne la poignée de la porte du bureau du directeur, et qu'il découvre celui-ci, une lettre à la main, une lettre destinée au gardien mais que le directeur a jugé bon d'ouvrir. Visiblement il n'y a pas plus de dix lignes. Qui a pu lui écrire ici ?*

*Une lettre de Pepe envoyée directement à la prison faute de connaître l'adresse personnelle du destinataire ! Comme Gregorio ne reçoit jamais de lettres, en voyant une enveloppe pour lui, le directeur s'est douté de quelque chose.*

*Pepe a pu envoyer quelques mots, juste avant son embarquement pour Nueva York, dit-il. L'évadé reste discret sur ses ravisseurs, mais il tient à s'excuser pour tous les tracas causés à son ami, et dont il n'est pas responsable, dit-il. Il se sent de plus en plus fatigué, et de plus en plus absent de la vie. Rien sur sa fille sauf que sa destination – Nueva York – correspond à son lieu d'habitation. Gregorio comprend que, craignant l'ouverture de la lettre par les autorités pénitentiaires, il ait été si bref, mais la lettre est cependant suffisamment explicite pour que le directeur propose à son interlocuteur :*

*– Gregorio, vous aviez demandé à partir en stage dans une prison nord-américaine. Lancez-vous dans ce voyage !*

*– Vous avez plus de mémoire que moi, Monsieur le directeur... dit-il surpris.*

*– A l'heure de la privatisation des prisons, quelqu'un doit aller sur place pour en étudier les conséquences. Voici les billets d'avion et une place de stage pour vous à partir du 1<sup>er</sup> octobre. Quinze jours, plus une semaine de vacances !*

*– Je suppose que le lieu de stage est à Nueva York ?*

*– Vous avez mis dans le mille. Alors, d'accord ?*

*– Je dois convaincre mon épouse d'abord.*

*– Le billet est pour deux personnes, car j'ai pensé que vous auriez besoin d'une secrétaire pour noter toutes vos fabuleuses observations.*

*Un directeur de prison proche de la retraite peut prendre des décisions sans craindre ses chefs, et des décisions appuyées sur une vaste expérience.*

*La journée semble longue à Gregorio impatient de rapporter à Encarnación l'évolution de la situation et le voyage en perspective, voyage pour lequel ils ont heureusement le passeport adéquat.*

*En entrant chez lui, Gregorio lance la conversation mais Encarnación prend les devants. Elle a étudié l'ultime passage de Pepe en Grèce dans Milenio, où Pepe devient Bouvard, et Josep, Pécuchet, un étrange clin d'œil à Flaubert. Elle tient en main un détail révélateur : la chanson de Barbara, « dis quand reviendras-tu ? » mais Gregorio s'énerve car il ne se souvient pas d'une telle référence à cet endroit là : »*

*— Ce n'est pas plutôt « Le labyrinthe grec » que tu as lu ?  
— J'ai lu « Milenio » et je me souviens de la référence à Barbara...  
— C'est plus loin dans le livre, là où madame Lissieux chante un beau poème.  
— Qui nous ramène vers un appel de Pepe à sa fille, cette fille conçue en Grèce ?  
— Dans un labyrinthe ?  
— Ne te moque pas de moi, Gregorio. La Grèce, la France, deux pays qui hantent Pepe.*

*— Deux pays qui hantent Pepe, tout comme son souvenir de Barbara, mais moins qu'un autre pays, les USA, et si je pouvais enfin te mentionner mes informations à ce sujet...*

*— As-tu vu Pepe passer par les USA pendant son tour du monde ?  
— Un tour du monde par le sud non par le nord, mais il a été aussi un homme du nord et si je pouvais enfin...*

*— Mais parle, vide ton sac !  
— J'ai deux billets d'avion pour partir début octobre à Nueva York !  
— Tu dérailles ou je comprends mal !  
— J'ai reçu une lettre de Pepe qui m'annonce qu'il a été envoyé de force à Nueva York et le directeur qui a lu la lettre avant moi, en a déduit qu'à partir en stage professionnel dans cette ville, peut-être pourrais-je éclaircir le mystère.*

*— Et avec qui tu pars ?  
— Avec ma secrétaire pour qu'elle puisse noter les détails de mes découvertes.  
— Parce qu'à présent tu as une secrétaire ? Tu dérailles ou je comprends mal.  
— Si tu peux, tu es ma secrétaire circonstancielle, pendant trois semaines !*

*L'idée d'un séjour à Nueva York laisse Encarnación sans voix, jusqu'au moment où téléphone en mains, elle appelle son employeur afin de lui annoncer qu'à partir du 1<sup>er</sup> octobre, elle l'abandonne trois semaines. Des amis lui ayant offert un billet gratuit, rien ne peut la détourner de cette aventure, elle peut même lui proposer une de ses amies comme remplaçante.*

*Pendant la conversation, Gregorio a vérifié la présence de Barbara dans Milenio, chose facile puisque typographiquement il y a huit vers, et il a la confirmation qu'à ce moment-là, la Grèce est déjà loin. Mais la fascination de Pepe pour cette chanson et cette chanteuse est à prendre en compte pour la suite de cette histoire.*

*Pepe étant parti sans rien à Nueva York, Gregorio passera chez un disquaire qui vend de la chanson française pour lui rapporter un cadeau !*

*Pendant des mois, Gregorio voit grandir son projet au fil de lectures et conversations avec ses chefs ; aussi, à l'heure de boucler sa valise, il est d'une fébrilité inouïe. Or quelqu'un sonne à sa porte. L'inspecteur Pascual entre et, sans s'embarrasser des formules protocolaires, demande aussitôt à son interlocuteur :*

– Votre départ m'étonne un peu. Pourquoi un stage à Nueva York pour un sous-surveillant de la police ?

– Inspecteur, écoutez, nous bouclons nos valises pour prendre un avion dans quatre heures, pouvez-vous nous laisser tranquille ? A moins que vous ayez des résultats de votre enquête à nous communiquer ?

– Découvrir votre départ est justement un élément de l'enquête.

– Franchement, quel rapport pouvez-vous établir entre un stage à Nueva York et la disparition de Pepe ?

– Je ne suis pas l'inspecteur Contreras qui travaillait artisanalement. Ne sous-estimez pas mes capacités d'investigation !

– Elles vous conduisent où vos investigations ?

– A ce stage demandé sans succès par une dizaine de gardiens et vous...

– J'avais abandonné ma demande car je n'y croyais plus, et si on a retrouvé mon ancien dossier, c'est sans doute un des effets liés aux relations du directeur de la prison avec quelques autorités attentives à la justice.

– Un directeur que je soupçonne tout comme vous d'avoir trempé dans l'enlèvement de Pepe... et vous parlez de justice ?

– Ecoutez, Pascual, vos sornettes n'ont aucun sens.

– Je suis prêt à vous croire car je sais que la décision a été prise suite à une lettre reçue pour vous à la prison et si, comme je l'imagine, c'était une lettre de Pepe, il n'aurait pas eu à vous informer sur sa destination, si vous aviez eu maille à partie avec ses ravisseurs.

– De plus en plus fort...

– Arrêtons de tourner autour du pot, sinon vous allez rater l'avion.

A ce moment là Encarnación fait mine de passer la porte avec la valise mais elle en est empêchée par l'Inspecteur.

– Il n'est pas question que je vous laisse partir sans éclaircir le mystère. Dites moi toute la vérité et sans plus tarder.

– Mais...

– J'ai vérifié la présence de vos noms et adresses sur l'annuaire téléphonique. En conséquence celui qui vous a écrit à la prison est quelqu'un sans accès possible à cet outil basique d'information. Qui d'autre que Pepe ?

– Pour...

– Pour tout vous dire, celui qui m'a renseigné sur l'existence de la lettre a été sermonné pour avoir négligé d'en lire le contenu, et je tiens à préciser, pour décourager tout soupçon inutile, qu'il est extérieur au service de la prison.

– Oui inspecteur, je pars à Nueva York suite à une brève lettre de Pepe m'indiquant que ses ravisseurs le conduisaient là-bas. Ne dites pas au directeur que je vous ai vendu la mèche.

– Elle ne disait rien de plus ?

– Je n'ai pu garder la lettre sinon je vous l'aurais montrée. Elle ne disait rien de plus. Peut-être un voyage en pure perte ! Les nouveaux geôliers du pauvre Pepe l'ont éventuellement obligé à écrire cette lettre pour nous jeter sur une fausse piste.

– Merci pour cette coopération amicale comportant une vraie piste !

– Vous pourriez donc m'aider ?

– Restons discrètement en relation. Vous savez tous les contrôles nécessaires pour partir pour Nueva York...

– Oui, et pour ça, on ne peut plus tarder...

– Je vous libère, je vous libère. Voici l'adresse par laquelle vous pourrez me joindre au moindre cybercafé. Surtout profitez bien du stage car la privatisation des prisons sera un dossier porteur pour votre avenir.

Sans plus de bavardages, l'inspecteur quitte l'appartement et aussitôt, Encarnación et Gregorio font leurs dernières vérifications avant de descendre devant chez eux pour prendre le taxi qui les apprend. Gregorio est secoué par la visite et avance en mettant ses pieds un peu n'importe où. Il craint surtout que l'inspecteur rapplique chez son directeur pour lui créer des ennuis.

Le chauffeur de taxi est un bavard, un qui a fait cent fois la route jusqu'à l'aéroport et, heureusement, Encarnación accepte d'alimenter la conversation. Oui, ils ont de la chance de partir à Nueva York juste au moment où ça barde dur. Ils vont voir de près comment le géant US pose genou à terre. Ce chauffeur est-il un ancien franquiste à l'anti-américanisme primaire ou un ancien communiste à l'anti-américanisme secondaire ?

L'essentiel de son travail étant accompli – nous conduire à l'aéroport –, nous descendons, récupérons nos valises et avec quelque appréhension, direction les guichets d'Iberia. Non pas l'appréhension de prendre l'avion, mais l'appréhension des frontières. Enregistrement et tout ce qui s'en suit : un passage au peigne fin. Cette fois, ils quittent le sol espagnol en ce 1<sup>er</sup> octobre 2008. Quelle aventure !

\*

Dans la vie trépidante de Nueva York, Gregorio n'a pas eu le temps depuis dix jours de donner le moindre signe de vie à Pascual. Cependant son enquête pour retrouver Pepe a avancé, surtout grâce à Encarnación.

Dès son arrivée, Gregorio découvre la vie d'une prison de Nueva York et surtout l'inévitable course contre le temps que représente toute activité dans la ville.

Logés dans le Upper West Side, seul lieu connu d'une possible présence de Muriel dans la ville, grâce à l'adresse fournie sur les vrais papiers donnés au directeur de la prison Modelo à Barcelone, le couple espagnol vit dans la 95<sup>ème</sup> West, à deux pas de Broadway dans une petite chambre prêtée par les organisateurs du stage. Encarnación, avec son anglais scolaire, essaie rapidement d'engager la conversation avec le gardien de l'immeuble proche, où Muriel est supposée avoir séjourné. Vu les maigres renseignements, un prénom et une description rapide de la personne, il est difficile d'obtenir une réponse claire, mais le gardien dont l'activité principale est l'observation, lui ouvre une piste. Il l'envoie au restaurant, au coin entre Broadway et la 95<sup>ème</sup> où la personne recherchée a dû passer plusieurs fois car tout le quartier va y manger.

Merveilles du pays : dans ce restaurant chinois, la langue espagnole est à l'honneur tout comme le chorizo avec le riz. Tous les serveurs, dans leur costume impeccable, ne peuvent que courir d'une table familiale à l'autre, où le repas rassemble le plus souvent trois générations, et impossible d'échanger trois mots vu l'intensité du travail.

Dans ce lieu populaire mais pas à la mode Mac Do, il reste à Encarnación la possibilité de discuter avec le caissier, moins bousculé que le personnel de service. Celui-ci, loquace, admet avoir souvent croisé une dénommée Muriel qui venait avec sa mère aussi appelée Muriel, prendre quelques plats espagnols en leur version latino-américaine. Il l'invite à repasser le lendemain en début de service vers 17 h, pour rencontrer un des garçons qui a souvent servi les deux femmes.

*Avec impatience, le lendemain, la femme de Gregorio attend l'heure décisive. Et décisive elle est. Elle constate, en écoutant le serveur évoquer les deux femmes avec une immense émotion, que tout correspond à leurs références. L'homme a vu disparaître Muriel il y a six mois, au moment du décès de sa mère pour cause de cancer du sein mal soigné. Sur la fin de ses jours, la malade ne cessait de délirer au sujet du père de sa fille qui était, osait-elle répéter, l'assassin de JFK.*

*Même dans l'immensité de Nueva York on peut dénicher une aiguille dans une botte de foin, pense Encarnación ! Comme time is money, l'homme fixe un autre rendez-vous à Encarnación, au parc de River Side juste en bas de la rue, pour le 12 octobre au matin, date de son jour de repos.*

*En faisant son compte-rendu à Gregorio, Encarnación sent qu'elle s'est prise au jeu plus encore que lui, et si elle devine que son anglais va rester faible, vu que tout le monde parle espagnol, elle sent qu'elle va cependant pénétrer dans la ville, par l'intérieur, grâce à l'espagnol. Autour d'elle, dans le métro, ou dans les bus dont elle apprivoise le fonctionnement, elle sent comme une excitation permanente. En attendant la date du 12, elle use à tour de bras de sa metrocarter soit pour s'installer sur des marches imprévues car temporaires, à Times Square, soit pour user gratuitement du ferry qui le temps d'une traversée lui montre les mérites du skyline de la ville, une ville où les immeubles veulent atteindre les limites du ciel.*

*De son côté Gregorio se perd un peu dans ses découvertes pénitenciaires. L'Etat de Nueva York compte soixante-dix prisons aux fonctions aussi variables que les cas de délinquance existants, mais le plus souvent elles sont dans les villes et forêts environnantes.*

*Autour de lui, les doutes montent aussi vite que la crise financière s'installe : et si « le tout privé » conduisait au gouffre ? Les initiales de référence, PPP pour dire Partenariat Public Privé, (les Français auraient dû traduire Participation Public Privé mais le sentimentalisme...) semblent prendre l'eau. Le plaisir du voyage lui file entre les doigts, et il jalouse un peu sa compagne, de pouvoir bénéficier si facilement des joies du temps, quand lui, en traverse les douleurs. Si la vie de gardien de prison n'est pas de tout repos en Espagne, ici la violence quotidienne est électrique et à chaque instant, tout le monde craint l'explosion, l'orage.*

*Une des rares prisons dans la ville, celle justement qu'il a fréquentée en premier, se situe sur Staten Island où elle a ouvert en 1976. Au début, le paysage offert par la Statue de la Liberté le souleva d'émotions, mais la répétition des traversées a déjà banalisé cette carte postale. Ensuite il est passé dans un autre pénitencier où il va rester jusqu'au 2 novembre, date de sa fin de stage : Bayview Correctionnal Facility, une prison pour femmes située au coin de la 20<sup>ème</sup> rue et de la 11<sup>ème</sup> avenue ou West End, donc au cœur de Manhattan. Un tel lieu pour une prison est rare et, fait encore plus rare, il bénéficie sur ses murs donnant sur la 19<sup>ème</sup> rue, d'un vaste mural du peintre Knox Marin appelé Vénus. Ce mur, très propice à une immense publicité, reste au service de l'art pour sa version extérieure et au service de l'enfermement pour sa version intérieure. La rénovation de 1998, avec une nouvelle peinture acrylique plus résistante au mauvais temps, et offerte par Golden Artist Color, rend le spectacle magnifique dans ce coin de ville qui depuis 1970 a été envahi par l'art.*

*En métro, Gregorio part par la ligne 1 de la 96<sup>ème</sup> rue et descend trente minutes après à la station de la 21<sup>ème</sup> rue : il est plus proche de son travail qu'à Barcelone. Mais il fatigue déjà. Aussi, il va doublement apprécier le 12 octobre, son jour de repos, d'où sa participation à la rencontre avec le serveur.*

*Le matin, il se décide à envoyer un mot à Barcelone :*

*« Cher Inspecteur Pasqual*

*Nous n'avons pas beaucoup avancé mais nous sommes cependant sur la piste de Muriel qui manifestement avait donné la bonne adresse à la prison.*

*Question travail je sais que vous en êtes, vous aussi, à la «politique du chiffre» et à la «tolérance zéro » mais franchement, sans vouloir vous fâcher, en Espagne, elle est artisanale. Ici tout est rythmé par les lobbies de l'industrie sécuritaire et quand j'écris industrie je pèse mes mots. Tout le monde sait le pouvoir des fabricants d'armes ; moins celui des fabricants de prisons ! Le boom économique de l'industrie sécuritaire se mesure aussi dans le matériel informatique : d'un clic vous connaissez tous les nettoyeurs de pare-brise de la ville, l'étendue de leur territoire et le montant de leurs rackets au feu rouge ! Toute la menue racaille est inventoriée surtout celle à la peau noire. Les prisons sont pleines de leurres car la chasse à la criminalité de la rue permet de masquer la criminalité de salon dont pourtant tous les policiers autour de moi savent le développement ! Profitez des beaux jours qui vous restent car demain votre métier sera de la merde. Gregorio»*

*Gregorio et Encarnación vont-ils enfin croiser Pepe ? Pour le moment, ils tiennent la piste de sa fille et, en ce 12 octobre, ils attendent beaucoup du serveur de restaurant. Sur River Side, ils trouvent aisément le lieu tranquille du parc où peuvent jouer des enfants. Un peu déçus de découvrir l'Hudson caché par une autoroute, ils conviennent qu'ils ne sont pas là en touristes. Ils fixent plutôt leurs yeux sur les passants. L'homme, défait de son costume de serveur, s'approche d'eux à l'heure dite. D'origine mexicaine, de Cuernavaca exactement où la cuisine est si bonne, il a plaisir à rencontrer des Espagnols soucieux des deux Muriel. La mère, gardienne du musée tout proche l'American Museum of Natural History, a poussé sa fille vers des études autour des dinosaures, dont la collection est depuis longtemps une des pièces maîtresses des immenses salles de l'édifice. Toutes les deux s'appellent exactement Muriel Muñoz et comme il l'a indiqué rapidement au cours de leur conversation précédente, la mère née en 1939, qui pensait fêter allègrement ses soixante-dix ans, s'est retrouvée malade et est morte rapidement en janvier 2008. La fille, sous le choc, a pris alors une année sabbatique, a laissé son quartier, son histoire, pour partir vers l'Europe.*

*Avait-elle des amies avec qui elle aurait pu garder le contact ? Le serveur qui passait souvent chez elles, chaque fois qu'il fallait changer les tubes ronds de l'éclairage, ou pour d'autres menus travaux, n'a jamais eu l'occasion de croiser dans la maison, d'autres personnes que les deux Muriel. Il ne sait si, au Musée, ils consentiront à donner les états de service de leur employée, cela permettrait d'en savoir plus sur la question, et de vérifier si leurs amies s'y trouvent. Il est évident que les gardiens de musée ont plus de temps pour bavarder entre eux que les serveurs de restaurant.*

*Quant aux recherches de Muriel qui devait avoir déjà 45 ans, elles étaient aussi un fil assez fragile pour remonter son histoire. C'est sûr, depuis janvier elle n'a pas remis les pieds dans le quartier mais en cherchant du côté des dinosaures peut-être a-t-elle laissé une trace ?*

*Quant au délire final de la mère à propos du père qui aurait tué JFK, le serveur ne sait qu'en penser. Gregorio ni Encarnación ne peuvent le rassurer sur ce point. Ils acceptent cependant de dévoiler quelques éléments de l'histoire du père en question devenu un héros de romans écrits par son jeune frère. Quelques exemplaires sont à la bibliothèque de Nueva York (trois seulement sont en version anglaise). L'un d'eux s'appelle justement : Yo maté a Kennedy.*

*Le serveur Paco Andaluz ouvre de grands yeux, et baisse la voix pour demander des explications car, fait bien connu, les assassins de JFK restent inconnus. Gregorio qui prend un peu sa revanche sur Encarnación car sur le sujet il est imbattable, raconte comment Muriel, après un voyage en Grèce avec Pepe, et après la naissance de leur fille, renvoya le père dans le néant ce qui le poussa à partir pour n'importe où, un n'importe où qui s'appela les USA où il fut finalement embauché par la CIA comme garde du corps de JFK. Le jeune frère de Pepe, a pu raconter l'histoire loufoque de la fin de JFK car elle n'a aucune crédibilité, mais souvent la réalité dépasse l'imagination, or dans la réalité d'aujourd'hui des fous sont prêts à éliminer le candidat Obama. Evidemment, la première fausse piste trouvée pour le meurtre de JFK sera suivie de deux ou trois autres utiles seulement à effrayer, car, s'il s'agissait d'assassins potentiels réels, les services secrets seraient incapables de les détecter. Dans Yo maté à Kennedy les services du FBI savent qu'un certain Pepe Carvalho veut tuer le président mais sont incapables de le découvrir si près d'eux !*

*« Il s'agit de littérature ? » indique Paco qui dans son pays a beaucoup entendu parler d'un autre Paco, un Mexicain, ami éventuel d'un certain Manuel. Quand on est serveur de restaurant, souvent on a plus l'occasion d'entendre des oui-dire que d'accéder à de vraies lectures.*

*Avec Manuel, parfois la réalité supplante la fiction grâce à une forme unique de sous-réalisme où les sous-sols de Nueva York par exemple, deviendraient plus réels que le sol même de la ville.*

*Dans le parc paisible de ce dimanche automnal, les amis se séparent en se promettant de se tenir mutuellement au courant. Pour le moment, Paco n'a pas demandé de nouvelles de Pepe qu'il juge sans doute mort comme son ex-femme.*

*En regagnant leur chambre Gregorio et Encarnación se regardent avec dans les yeux la même pensée : pourquoi attendre demain pour visiter le musée de sciences naturelles ? Une année sabbatique qui doit durer jusqu'en janvier 2009 n'empêche peut-être pas Muriel de se tenir au courant des évolutions du musée. Mais à quel titre demander à rencontrer Muriel Muñoz ? De toute façon, pour le moment ils vont prendre quelques repères et ensuite ils verront.*

*Ils débutent par le planétarium pour suivre une simulation des débuts de l'univers. Après une petite queue, chacun s'installe dans des fauteuils confortables et commence à fixer le plafond sphérique comme la voûte du ciel.*

*Pendant la projection, même au plus gros coup du big bang, Gregorio pense toujours à Muriel. Un pas de géant l'a rapproché d'elle, mais les dinosaures géants ont plongé dans le néant*

*Sur l'écran du planétarium, les millions d'années défilent dans l'univers, la naissance de la vie, la terre sous le choc d'une météorite importante dans le Yucatán, les transformations climatiques, tout crée un spectacle un peu magique. Que des hommes se passionnent pour remonter aux sources de l'univers n'est-ce pas génial ?*

*Monter ensuite au dernier étage pour prendre connaissance de la place faite aux dinosaures et interroger éventuellement une gardienne âgée, disposée à fouiller sa mémoire.*

*Rien n'est aussi spectaculaire que la reconstitution de l'histoire des dinosaures, qu'ils observent sous leurs yeux. Avant d'y arriver, ils ont croisé des expositions assez vieillotées mais au quatrième étage, toute une technologie moderne leur saute aux yeux. Ils se laissent guider par l'expo, les films et toute la pédagogie qui entoure les dinosaures jusqu'au moment où une gardienne s'approche d'enfants aux mains trop curieuses. Aimablement, en espagnol, elle leur demande de rester à distance*

*des squelettes. Sa gentillesse et surtout son espagnol incitent Gregorio à lui demander comment tant de personnes ont pu réaliser un tel travail ! Une petite conversation s'engage et au bout d'un moment Encarnación se lance : « N'y a-t-il pas parmi les employés une dénommée Muriel Muñoz ? ».*

*Surprise, la gardienne évoque une employée qui, avant son décès brutal, décès qui a poussé la fille à prendre du repos, portait ce nom. Sans détails précis sur la situation actuelle de la petite Muriel, elle suggère de s'adresser demain lundi au secrétariat qui se fera un plaisir de les aider, car, même à Nueva York on peut retrouver une aiguille dans une botte de foin !*

*Forts de cette marque de confiance, les deux Catalans poursuivent leur visite puis sortent vers 13 heures pour grignoter et se reposer les méninges. Vu qu'à l'entrée du musée, ils ont été obligés de se défaire des aliments qu'ils avaient dans leur sac, ils se dirigent vers Broadway, repèrent un magasin, y achètent de quoi se préparer un sandwich, et tout en mangeant, décident de descendre en bus vers le sud jusqu'au croisement entre Broadway et la Cinquième Avenue, là où un mini gratte-ciel en forme de fer à repasser marque un tournant dans l'histoire du pays.*

*Gregorio veut descendre à pied la 5ème Avenue vers le n°30 pour découvrir la maison où Jésus de Galindez se fit arrêter par les sbires de Trujillo, le dictateur de Saint Domingue, un personnage que Manuel a mentionné y compris dans Yo maté a Kennedy. Mais, une fine pluie incite les deux enquêteurs à préférer le bus n°5, à la marche à pied, d'autant qu'à vouloir remplir à fond son jour de congé, Gregorio doit perdre le moins de temps possible à lanterner.*

*Bref, direction Washington Square, et du bus, Encarnación surveille les numéros des immeubles. Ils finissent par descendre à quelques mètres de celui qu'ils recherchent. Ils croisent d'abord une vraie église, pas comme celle de l'Upper West Side incrustées dans un immeuble. Un «vestige» c'est-à-dire une église avec son clocher et son petit cimetière comme il y en a dans tout le sud de Manhattan. D'abord la Presbyterian Church puis l'Espiscopal Church.*

*Subitement, pris par une hallucination littéraire Gregorio croit voir sortir de l'église un couple parlant français dont il reconnaît l'homme au fort accent catalan. Il le regarde saluer amicalement le gardien de l'immeuble proche, puis avançant au pas lent de personnes âgées, s'en va vers Washington Square. Dans les rues de la ville, les gens marchent toujours à vive allure et rares sont les vieux qui les ralentissent, sauf ici avec des étrangers pas exactement étrangers.*

*Devant l'air ahuri de son mari, Encarnación le sort de son rêve en lui indiquant qu'ils sont bien devant le n°30 qu'il voulait tant étudier. « Est-ce la vision de l'immeuble qui te rend hagard ? » demande-t-elle.*

*— Ecoute, ma douce, j'ai la sensation d'avoir vu sortir de l'église Josep avec une Française ?*

*— Josep, le bras droit de Pepe ?*

*— Lui-même en personne. Le seul dont Pepe m'a montré la photo en prison !*

*— Rattrape-le, interroge-le. Une coïncidence trop exceptionnelle !*

*Ils observent au loin le couple assis sur le banc devant l'arc de triomphe du jardin. Encarnación ne fait ni une ni deux, elle se dirige d'un bon pas, en laissant sur place son mari, vers l'homme en effet difforme, qui semble rêveur, face à la rue.*

*— Bonjour dit-elle à l'homme en espagnol, vous parlez espagnol ?*

*— Oui, et même catalan, mais pourquoi cette question ?*

– Aussi incroyable que cela vous paraisse, j’ai la sensation que vous ressemblez à un héros de polar ?

Là, l’homme et la femme se regardent interloqués. La femme souhaite réagir avec humour :

– Et dans le polar, il est le bon ou le méchant ?

– Mon mari pourrait mieux vous répondre.

Alors, l’homme, inquiet, regarde autour de lui, laisse le silence s’installer quelques instants avant de répondre :

– Et le n°30 a un rapport avec ma vie ?

– Inutile de tourner autour du pot car nous ne sommes ni des agents secrets, ni des brigands en puissance, le n°30 a un rapport avec un homme que vous avez connu à la prison de Lérida avant de devenir le bras droit de son frère Pepe que vous avez aidé dans la même prison.

Gregorio avance lentement vers le banc où discutent les trois personnes et Josep, c’est bien lui, l’observe du regard avec ses mains derrière le dos, prêt à toute éventualité. Encarnación, pour se montrer rassurante, ajoute que son mari est un modeste gardien de la prison Modelo. Instinctivement, Josep sursaute et Madame Lissieux décide de détendre l’atmosphère par une blague :

– S’il s’appelait Gregorio, vous seriez Encarnación, et moi Madame Lissieux ?

Cette fois, la jeune femme qui s’imagine elle-même entrer dans un polar ou un jeu de cache-cache, avance d’un pas, sans savoir si le pas conduit vers un gouffre ou vers un monstre.

– Oui, nous y sommes, je suis Gregorio et je devine, que comme nous, vous cherchez Pepe à moins que vous ne le cachiez ?

– Je ne pouvais pas abandonner mon chef dit Josep. Je connaissais toutes les raisons qu’il avait d’être en prison mais cinq ans, c’était déjà cher payé pour le mauvais sort fait à un salaud. Quand j’ai découvert que des nouveaux amis étaient en quête d’un héros, j’ai pensé que Pepe pouvait entamer une nouvelle vie.

Gregorio s’installe sur le banc de la surprise en pensant qu’enfin il va avoir le fin mot de l’histoire puisque Josep est là qui explique d’abord, qu’avec sa compagne, ils ont visité l’univers sans jamais perdre de vue leur ami Pepe. Ils savaient donc qu’à son retour à Barcelone à la fin 2002, il avait été emprisonné, qu’un gardien plus moderne que ceux de la fin des années 50 l’aidait, et qu’il avait été enlevé un jour de février 2008 avec la complicité (volontaire ou involontaire) de sa fille.

– A présent, tu sais où est Pepe et sa fille, tu sais tout ? dit Gregorio impatient.

– Je sais surtout que le pays où nous sommes connaît une importante crise financière qui ridiculise les théories de la Société du Mont Pèlerin. «Le marché va tout régler» et voilà que le marché devient un trou sans fond...

– Après cuisinier, tu es devenu économiste ? le coupe Gregorio.

– L’économie, quelle une sacrée cuisine ! Mais tu sais de quoi je parle : la Société du Mont Pèlerin est plus que jamais obligée de se reconverter. Elle a enlevé Pepe pour une mission que je ne connais pas, puis a fini par l’abandonner. Personne ne sait où !

– Tu a identifié la tête du complot quand les comploteurs étaient en perdition ?

– Ceux qui devaient me donner la solution étaient sans solution ! Nous habitons au n°30 de la 5ème Avenue où Pepe s’est retrouvé en août 2008 suivant une information donnée par sa fille. Le temps d’y arriver il n’y était plus ! Il voulait se rappeler la mission exemplaire de Galindez.

– Laissons la mission ratée, et pensons à l’homme et à sa fille.

– Bien sûr, Gregorio, pour trouver l'homme cherchons la femme, indique avec un air amusé Madame Lissieux.

Puisqu'il s'agit d'une femme, Encarnación juge utile de se lancer dans ses propres délires :

– Elle travaille au Musée d'histoire naturelle, elle se passionne pour les dinosaures mais cette année elle a une année sabbatique ; nous saurons seulement demain si elle a donné des nouvelles de ses séjours récents à travers le monde. J'ai peur qu'elle ne prenne son père pour un dinosaure !

– Très bien, très bien lance Madame Lissieux qui, après les Cathares, se voit devenir une passionnée des dinosaures. Nous devons attendre demain.

– La dernière fois que Pepe a été vu par le gardien du n° 30, il partait aux bras d'une jeune femme blonde ajoute Josep. Gregorio, vous l'avez déjà vu une fois. Allons la décrire au gardien pour voir si le signalement correspond.

Les quatre personnes repartent dans la 5ème Avenue. Elles avancent vers le n°30 et tombent sur le gardien toujours là et aussi tranquille que d'habitude.

– Eusebio, c'est bien vous qui avez vu pour la dernière fois le vieux Pepe ?

– Il était dans l'immeuble depuis un mois d'où il sortait peu. Au départ c'est un homme qui l'accompagnait pour se promener dans le Square. Il se disait étudiant, et je sais qu'ils passaient à la bibliothèque toute proche de la NYU. Ils y étudiaient la vie d'un certain Galindez.

– Puis brusquement, une dame a remplacé l'Étudiant, c'est elle, Eusebio, que vous avez vu en dernier avec Pepe ?

– Elle traitait l'homme qui semblait malade, faible, avec une très grande attention.

– Ecoutez, j'ai ici un ami qui connaît cette femme blonde, écoutez sa description et vous nous direz si ça correspond.

Gregorio, par un effort de mémoire, retient cinq traits de caractères après la blondeur si frappante, pour n'importe quel espagnol :

– Tout d'abord elle était plus grande que l'homme, car je connais bien Pepe. Disons d'une demi-tête. Son visage plutôt triangulaire était animé par des yeux marron respirant la naïveté. Son allure de femme svelte, absolument pas marquée par la moindre obésité, était embellie par une jupe témoignant d'une personnalité aux principes traditionnels. Un signe distinctif pour une femme : elle ne portait pas de boucles d'oreilles.

– L'absence de boucles d'oreilles m'a frappé, note aussitôt Eusebio. Ses cheveux mi-longs passaient derrière ses fines oreilles. Par mon métier, on est toujours à observer les gens et, le plus souvent, j'ai horreur de toutes les oreilles que je vois. Collées pas collées, grandes ou petites, les oreilles me donnent l'impression de ne pas savoir où se mettre. Nous les Noirs, nos oreilles sont souvent visibles, aussi j'envie les longues chevelures pouvant masquer cet outrage à la nature. Bref, voilà que cette dame portait l'élégance sur ses oreilles sans y accrocher le moindre ornement !

– C'est elle, c'est sa fille, dit Josep. Mais comment ont-ils pu partir sans laisser d'adresse ?

– Pepe était locataire dans l'appartement dont vous avez hérité cher Josep. Demandez donc aux propriétaires.

– C'est justement en leur demandant des nouvelles de Pepe qu'ils m'ont dit que je pouvais occuper cet appartement qu'il avait abandonné sans laisser d'adresse. Là, j'ai croisé les nouveaux amis qui m'accompagnent, et veulent le voir.

— Ecoutez, Eusebio, nous vous remercions pour ces précisions, dit Madame Lissieux qui invite Gregorio et Encarnación à monter chez eux.

Avec Encarnación, nous entrons dans un appartement grand standing où Josep nous propose une soupe jamaïcaine réchauffée et un petit dessert, une banane flambée. Manuel aimait s'amuser avec ce plat.

— Un peu de sucre sur les bananes partagées dans le sens de la longueur, puis, après les avoir farinées, les faire rissoler au beurre, terminer en versant un peu de kirsch pour flamber l'ensemble. Quel délice avec un peu de rhum, ajouté ensuite !

Suite à une question de Josep, et juste avant leur séparation, Gregorio se lance dans un discours qui résume son existence :

— Josep, en grim pant dans cet escalier grand standing, pendant que vous autres trois, vous preniez l'ascenseur pour atteindre l'appartement, j'ai senti se réunir les nombreux fils de cette histoire. En prison, les propos de Pepe, que je ne pouvais écouter que par bribes, m'avaient paru désordonnés, loufoques ou même incohérents et je mettais ça sur le dos de son incarcération. Depuis, j'ai vérifié que mon ignorance était responsable de mon incompréhension. En vous voyant, Josep, l'histoire a comme pris corps, car vous sortiez ainsi de la littérature pour entrer dans le réel. Et vous Madame Lissieux, votre simple présence a donné chair à ce moment de l'histoire de France que fut l'affrontement entre Rousseau et Voltaire, et qui obsédait tant Pepe. Comme Pepe, je suis devenu un radical : je trouve impensable qu'un homme souhaitant écrire un traité d'éducation puisse abandonner ses propres enfants, au nom de cette tache historique à accomplir ! La vie vaut toujours plus que l'œuvre car le peuple vaut toujours plus que les élites. Ici, à Nueva York, de la prison pour femmes de Bayview j'ai presque la vue sur la Statue de la Liberté et au-delà sur l'Espagne et j'ai repensé ma vision du monde, une vision devenue claire par votre présence Josep, une vision mieux rangée, et surtout consciente de la part du passé à conserver, pour que la révolution s'en suive. Les Oligarchies anciennes, conservatrices de l'héritage, sont devenues à présent des Oligarchies par-delà l'héritage. Seul le compte en banque existe, et pour le reste, tout est à vendre si le compte en banque peut en profiter. Afin de gagner plus, les Oligarques de la nouvelle génération sont prêts à vendre père et mère si on peut les coter en Bourse. Tout s'éclaire sous mes yeux par ce slogan : spéculer plus, pour gagner plus ! Inversement le peuple doit tout conserver de son humanité pour mieux éliminer ses tares historiques, comme l'état de soumission dans lequel il a maintenu les femmes sur ordre du Père, du Fils et du Saint Esprit. Voilà pourquoi Pepe a mille fois raisons depuis le début : Rousseau est un infâme bonhomme qui au nom de sa gloire future a méprisé sa vie présente. Qu'on ne vienne pas me proclamer que je prône l'égoïsme sous prétexte de privilégier le présent contre le futur. Les Oligarques sont les Egoïstes Associés qui, pour leur bonheur au présent, sont prêts à sacrifier toutes les générations futures. Le peuple n'a pas de tels moyens ! S'il peut vivre de ses chansons, de sa cuisine, de ses illusions, de ses rêves, de ses matchs de foot, s'il peut ajouter des émotions aux émotions, le peuple dispose d'un seul relais, ses enfants biologiques ou pas. Rousseau a écrit de beaux livres offerts aux générations futures mais L'Emile est définitivement le contraire de Candide et quand j'ai appris que Leonardo Sciascia a écrit une nouvelle version de Candide, je n'ai pas été surpris. Je ne l'ai pas encore lu, vu ma faible culture, mais je sais que je ne vais pas être déçu. Josep, vous le savez sans doute, Pepe s'est séparé de Muriel car il défendait Voltaire et elle Rousseau. Elle était pour le consumérisme et lui pour la cuisine. Ai début, j'ai pensé que Pepe méprisait les femmes et leur frivolité, or il y

*a toujours chez lui une femme idéale qui occupe son esprit. Pas un idéal de femme mais une femme idéale. Comme je l'ai dit, j'ai cru qu'il déraillait quand il m'a demandé entre autres choses : « Gregorio, ça ne vous est jamais arrivé de descendre les Ramblas, pour aller vers le port, en pensant que là-bas vous attend la femme de vos rêves ? » La femme attirée par les vitrines de magasin n'est rien d'autre que la femme que les vitrines de magasin sont faites pour attirer ! Le consumérisme, voilà un modèle social qui vise à imposer des comportements favorisant les comptes en banque des oligarques. Les femmes qui y succombent, ou les enfants qui font de même, ne sont pas totalement responsables : ils sont la cible ! Les rois du marketing savent que la religion a toujours distribué des rôles : aux hommes, le travail, et aux femmes, la famille. Ils calquent leur cible sur cet état de fait : quand l'homme est au travail il n'a pas le temps de faire les magasins où la femme doit passer pour préparer le repas du soir, les habits du matin et le lit de la nuit. Madame Lissieux, vous le voyez, la France reste encore le carrefour de nos drames et espérances. Mais ce n'est pas tout, Josep, ce n'est pas tout. Ici, dans cette maison, en 1956, un homme a été enlevé et toute l'histoire de Pepe tourne autour de cette fameuse année 1956, année mondiale parmi toutes les tristes années mondiales. Pepe me disait en prison : « Gregorio, vous m'avez dit que votre père est né en 1956. Une année plus fatale encore que le mois d'avril ! »*

*Josep arrête enfin le flot de paroles de Gregorio pour lui rappeler qu'il ne peut rien lui apprendre, mais Gregorio se lance à nouveau dans une autre histoire en suivant un autre fil. Josep coupe court aux bavardages en annonçant qu'après les bananes flambées, celles chères à Pepe, il a besoin de préparer autre chose. Alors, pendant que l'avorton, comme autrefois le désignait Pepe, se met aux fourneaux, Gregorio et Encarnación se penchent à la fenêtre de l'appartement, pour voir l'Empire State Building qui commence à prendre les couleurs de la nuit. Cependant Gregorio garde la tête ailleurs si bien que quinze minutes après la pause, il reprend son discours !*

*« En 1956 un avion s'est écrasé dans le Grand Canyon, avant que d'infâmes chars n'écrasent un peuple dans les rues de Budapest. C'était le 30 juin et cette histoire, Tony Hillerman la raconte à merveille. Tony Hillerman a inventé un flic, aujourd'hui aussi vieux que Pepe, Jean Leaphorn, un flic qui enquête chez les Navajos et Hopis du côté d'Albuquerque. Je ne suis jamais allé goûter aux lumières d'Albuquerque. J'ai seulement une cousine dans la recherche astronomique, dans la partie plus précise qui s'appelle l'optique liée à l'astronomie, et qui n'a jamais cessé de me répéter les merveilles des lumières du Nouveau Mexique et de l'Arizona. Non, je ne m'éloigne pas de Pepe car en 56, ce jeune espagnol en route vers le communisme par atavisme familial, vit le sexe des tanks en déchirer quelques oripeaux. Voilà, Josep, ce que Pepe ruminait en prison ! En 56, Pepe comprit qu'il serait marxiste tendance Groucho et malheureusement pour lui, il tomba quatre ans après, amoureux d'une Muriel porte-drapeau de la pureté révolutionnaire. En 1956, pénétra en lui le microbe de l'impureté contre celui de la pureté. Ce microbe ne pouvait que le conduire à Jean Leaphorn pour qui la culture des Navajos (et peut-être plus encore celle des Hopis) était la culture d'un peuple sans pyramide. La pureté, le rêve de pureté, le travail de la pureté, l'adoration de la pureté, c'est toujours l'ébahissement devant les pyramides. Aucun peuple n'aurait de lui-même construit de tels monuments sans y être obligé, et pour preuve, ceux qui n'y furent pas forcés construisirent autre chose, une culture humaine phénoménale. Les Navajos (et peut-être plus encore les Hopis), n'ont rien à voir, même s'ils ont servis*

*de figurants, avec les mythiques Indiens cheyennes des films de western : ils n'ont pas de plumes, pas de tipis, ils parlent espagnols. »*

*Josep cuisine, cuisine, cuisine, les deux femmes écoutent. Josep se sent plus gai que jamais et sa gaieté surprend les autres. A voir leurs yeux interrogatifs il répond :*

*« Je savais que rien ne réussit mieux à Pepe que la prison. Gregorio, tu m'en as assez dit. Passons à table pour fêter dignement la soupe jamaïcaine que j'ai juste complétée et réchauffée. »*

*Pendant le repas, la conversation tourne autour de Jean Leaphorn surtout quand Encarnación lance cette question peu innocente : « En Arizona, a-t-on découvert des restes de dinosaures ? »*

*Puis, le dessert aux bananes, laisse du temps aux bavardages qui aboutissent à un accord général : Josep, Carlina et Encarnación se retrouveront le lendemain au musée, Gregorio ayant lui son travail à la prison.*

**Samedi 20 novembre 2010**

Pour une belle double fin du voyage, la fin de la célébration du centenaire de la Révolution, et notre proche retour, hier nous étions, au bord de la mer, à Tulum, Journée mémorable qui s'ajoute à tant d'autres ! Une heure et demie pour couvrir les quatre-vingt dix kilomètres, donc en étant partis à 7 h 30 nous sommes sortis du Terminal de Tulum à 9 h. Nous avons rejoints aussitôt, en vélo loué, les ruines de la ville. Par bonheur, le soleil nous a fait découvrir à la fois le plaisir de la plage et celui de la culture. Les ruines se distinguent de toutes les autres en étant au bord de la mer et une petite plage a été aménagée pour les adeptes du maillot de bain. Une mer aux couleurs splendides. Saisissant spectacle ! Une mer chaude avec de fortes vagues sur un sable éblouissant. La photo aérienne du lieu sert à toutes les publicités touristiques du secteur. Elle n'est pas un trucage. Des oiseaux à foisons. Un moment de farniente parfait.

Le plus étrange : les ruines démontrent le déclin de cette civilisation maya, avec des dieux sculptés affichant une posture adéquate : les pieds en l'air, ils plongent vers le néant. Cette fin a coïncidé avec l'arrivée attendue de l'homme nouveau qu'un matin les habitants ont vu, venant de la mer. Des conquistadors éblouis. Par les couleurs. L'architecture. Les animaux. Contrairement à d'autres civilisations disparues, Tulum était encore une ville maya habitée, au débarquement de l'homme blanc. Un avant-goût de la splendeur de ce monde paysan. Devant *Le temple du dieu descendant* nous nous interrogeons sur cette clairvoyance, cette lucidité aboutissant à la construction d'un temple vers 1200, affichant une fin d'histoire. Non pas la fin de l'histoire (cette prétention est seulement d'aujourd'hui) mais la fin de leur histoire ! Des monuments moins spectaculaires qu'à Palenque ou en d'autres sites de l'intérieur, mais non moins magnifiques. Notre civilisation européenne proche de sa mort peut-elle accepter de représenter sa fin ?

Dans les ruines, l'iguane est comme un poisson dans l'eau. Un animal surprenant. Sans danger pour l'homme, il lui présente un visage préhistorique. Il s'approche pour venir manger des chips dans le sac : il peut devenir un compagnon aussi fidèle qu'un

chien. De l'animal à l'homme, tout à coup la frontière semble très fine. Certains pensent même que, parfois, l'animal vaut mieux que l'homme ! D'autres inversent la question : le mauvais de l'homme viendrait de sa part animale ! Entre l'animal et l'homme, la frontière est pourtant claire et nette : l'homme se définit par le contrôle qu'il exerce sur sa part animale. Plus ou moins bien !

Autour de midi la foule amenée par les bus était relativement dense, puis après le pique-nique, avalé sur un rocher surplombant la mer, le site a repris l'aspect tranquille du matin. Un moment inoubliable. Encarnación tout en mangeant son sandwich s'est demandé si, en débutant notre séjour mexicain ici, nous serions ensuite revenus à Valladolid. Certes, la petite ville-rue, à quatre kilomètres de la mer, possède une boulangerie très agréable et pas l'ombre d'un immeuble touristique mais pas de cathédrale splendide, pas de bibliothèque, pas de surprise dans les rues.

Avant de repartir vers 17 h, nous avons cependant le temps d'admirer un défilé de jeunes enfants répétant la journée du lendemain. On ne lésine pas sur les costumes et on voit surgir d'on ne sait où une foule très nombreuse.

\*

Aujourd'hui, dès huit heures du matin, nous vivons dans les rues de Valladolid des festivités qui ressemblent à la répétition vue hier à Tulum. Beaucoup de monde sur la place pour le salut au drapeau. Ensuite le défilé aux allures interminables. Nous en profitons pour bavarder avec un vendeur de calendrier maya peint sur des peaux et nous lui demandons si un révolutionnaire actuel habite ses pensées. L'homme est petit et sa peau cuivrée témoigne de ses ascendances mayas. Quand il comprend qu'il ne nous vendra rien, il accepte de répondre à la question de départ et cite une femme, une révolutionnaire qui aurait pu être sa mère, morte depuis cinq ans. Voici le résumé de son récit.

Comment présenter Ramona ? Morte à 36 ans. Dans la forêt du Chiapas. Suite à une tuberculose ancienne, elle souffrit par ses reins. En 1996, une greffe lui a accordé dix années de plus. Son frère a pu lui offrir son rein. Une greffe peu ordinaire pour une femme ordinaire. Ordinaire ? Ses doigts en avaient fait une reine de la broderie. Dans la forêt du Chiapas.

En 1994, elle est apparue sur la scène politique. Une zapatiste. Déjà très malade. En 1996, Marcos avait voulu partir pour le premier Congrès national indigène de Mexico. Le président de la République avait exigé un échange : trois autres zapatistes à la place de Marcos. Les zapatistes proposèrent une seule personne, la comandanta Ramona à la place de Marcos.

Elle prit l'avion pour la première et dernière fois. A Mexico, après un discours devant cinquante mille personnes, elle disparut : direction, une clinique privée. Le 12 octobre 1996. Pour une greffe peu ordinaire sur cette femme ordinaire.

Dans une clinique privée ? Les zapatistes en ont débattu car le président de la République avait proposé les services gratuits d'une clinique publique. Pour des raisons de sécurité, les zapatistes payèrent une clinique privée (avec un soutien citoyen). Après quelques jours de convalescence, retour au Chiapas pour la jeune femme, que les présents à la manifestation de Mexico ont découvert étrangement petite.

La comandanta Ramona, une Tzotzil qui, chez les Tzotzil n'avait pas le droit de s'adresser aux hommes. Trois fois invisible. Aux yeux des maîtres du monde, aux yeux des Mexicains, aux yeux des hommes de sa communauté. Qu'importe, elle osa tout ! L'injustice étant insupportable, elle osa tout ! Elle a demandé à tous de laisser les larmes et de prendre les armes. Beaucoup l'ont écouté.

La comandanta Ramona, une brodeuse de profession, une paysanne en même temps. Toujours avec des fils entre les doigts. Pas de temps à perdre, ses jours étaient

comptés. Ses chemises (*huipiles*) parfaites ! Aux couleurs splendides. Celles d'une femme splendide.

La comandanta Ramona, une analphabète ayant vécu trop peu pour apprendre l'espagnol. Une voix d'oiseau. Incroyable n'est-ce pas ?

Puis le 6 janvier 2006, «le monde a perdu une des ces femmes qui habillent les nouveaux mondes». Disant ces mots, *le délégué zéro* [Marcos] a retenu quelques sanglots. Doté d'une moto, il avait commencé à sillonner le pays en pensant peut-être au Commandant Zéro, un Sandiniste d'hier, Eden Pastora, actuellement avec la droite de son cher Nicaragua. Ainsi va le monde.

Le 6 janvier *le délégué zéro* a parlé devant une foule rassemblée à Tonalá. Peu de temps avant, il avait envahi, avec ses amis, les vestiges mayas de Palenque pour s'écrier : *nous ne sommes pas des ruines*. Des centaines de touristes médusés : les Indigènes sont vivants ! A Tonalá, quelqu'un lui indique un appel urgent au téléphone. Il s'écarte puis revient devant ses amis. «Le monde a perdu une de ces femmes qui habillent les nouveaux mondes» (ceux chers aux militants sincères). « Elle va nous manquer ». Il annonce qu'il s'en va, oui il reviendra mais là, il ne peut plus rester, il s'en va. Personne ne saura où a eu lieu la cérémonie funèbre. Quelque part dans la municipalité rebelle San Andrés Sakam' chem de los Pobres. Dans la forêt du Chiapas.

Le 8 janvier les zapatistes indiquent : « La comandanta Ramona, en plus d'être une de nos dirigeantes, s'était transformée en un symbole de la lutte construite à partir de la base et à gauche. Sa perte a suscité chez nous une grande douleur dont il est difficile de parler ».

La vie continue, la moto du délégué zéro a repris la route. Le passe-montagne noir des zapatistes continue d'être leur visage. Il reste une chanson du groupe musical Quetzal : *Nous sommes tous Ramona*. Et demain une œuvre littéraire surgira pour mettre en scène cette «femme magique» qui a fini par surgir à la lumière comme Tina Modotti. Ce jour-là le combat zapatiste sera plus vivant que jamais.

Pendant le propos de ce vendeur ambulant, le défilé s'est avancé sur la place. Ici, pas de militaires, comme à Mexico où ils sont incorporés au cortège après des décennies d'absence. La Démocratie, de la Nouvelle Controverse y voit un sujet d'inquiétude, pendant que La Barbe s'en réjouit : « Matons les truands » dit-il sur un ton que les truands ne renieraient pas. Les jeunes, souvent déguisés en Zapata, portent des banderoles, des drapeaux, des instruments de musique. Les parents suivent le défilé, armés de leurs appareils photos.

Les enfants sont encore à l'honneur tout l'après-midi au stade avec les fameux cerfs-volants. Du représentant de la Vierge de Guadalupe à celui montrant l'inévitable moustache de Zapata, les talents sont nombreux pour honorer la journée.

\*

Dans notre chambre d'hôtel, en guise de repos, je relis une note de Pepe recopiée d'une nouvelle :

«Je me souviens de cette prophétie de Marx, selon laquelle des éléments rebelles de la Bourgeoisie peuvent éprouver la tentation des rejoindre les rangs du prolétariat, mais tôt ou tard, presque tous réintègrent le bercail de leur classe. Au fil des ans, l'histoire même de l'Espagne m'a démontré la justesse de cette affirmation, laquelle contient d'ailleurs la clé de la reconstitution de notre capitalisme moderne ou de notre capitalisme postmoderne, enrichi du savoir légué par ces jeunes révolutionnaires des années soixante qui s'en sont retournés chez papa. Un jeu prométhéen, mais à l'envers. Prométhée a volé aux dieux le savoir ou le langage ou

le feu, pour le donner aux hommes ; et les jeunes révolutionnaires de bonne famille ont volé le marxisme au prolétariat, pour le donner au patronat espagnol.»

Et Pepe avait ajouté :

« Ce fait est réel et cette captation par le capitalisme des valeurs de la démocratie (captation plus ou moins lente suivant les pays) a réussi à désorganiser les forces de la démocratie sociale. A présent, grâce à Pedro je devine que ce même capitalisme peut s'alimenter sur sa droite à trois sources anciennes remises en circulation, trois intégrismes qui se recoupent : le religieux, l'économique, le mafieux.

Comme dans le cas précédent où des personnages de la Bourgeoisie semblaient jouer contre leur classe, ces trois intégrismes se donnent des airs de révolutionnaires : des religieux qui de Jean-Paul II à Khomeiny se font passer pour des anticapitalistes ; des mafieux qui, au Mexique, affrontent aussi les USA, les polices du monde et toutes les autorités ; et un intégrisme économique démolisseur des frontières pour créer la planète universelle. Et *Facebook* aurait devant lui un grand avenir pour en finir avec les dictatures !

Le capitalisme précédent a affronté une part de ses propres troupes - les « réactionnaires » adeptes de l'immobilisme social - et le capitalisme en construction aujourd'hui se bat encore contre une part de ses propres troupes, les « républicains » adeptes du droit à la légalité, une couche alliée du capitalisme quand il lui fallait battre les réactionnaires !

Cette analyse va heurter les optimistes qui croient que la crise actuelle du capitalisme est sa crise ultime et que l'heure n'est pas à craindre sa recomposition mais à organiser son agonie.

Cette analyse d'un capitalisme toujours en construction serait le fruit d'un traître à la révolution ?

Pour que le capitalisme en soit à son agonie, il faudrait opposer à sa recomposition ACTUELLE, une recomposition de la démocratie sociale or nous en sommes très loin, en Europe comme ailleurs. Si j'avais une proposition, elle serait simple : reprenons l'analyse du capitalisme. »

Malgré le manque de temps, cette lecture m'incite à revoir Pedro Eterovic une dernière fois pour un bilan. Par un coup de fil je vérifie si c'est possible. Il accepte et nous accueille aussitôt avec joie, Encarnación, Josep et moi pour répondre à la question du fascisme :

— Pour revenir sur la nature du fascisme, mes orientations marxistes m'ont bien sûr poussé vers Gramsci, d'autant que des amis de Pinochet voulaient l'utiliser à leur avantage, et j'ai lu tant et plus sur le sujet. Je n'ai jamais été convaincu par la thèse faisant du fascisme la phase extrême du capitalisme. Si ce dernier, dans sa souplesse infinie, peut en appeler au fascisme pour réduire sa crise, c'est toujours de manière temporaire, à cause d'une raison simple : le fascisme prône la suprématie du politique sur l'économique, or le capitalisme tend toujours vers l'inverse, la suprématie de l'économique sur le politique. Franco s'est appuyé sur la puissance économique de Juan March pour gagner la guerre, un financier qui, en retour, pensait orienter la politique économique de l'Espagne. Sauf que Franco au pouvoir se débarrassa de son aide. Si, en 1973, les USA installèrent à la tête de mon pays, le général Pinochet, en 1988, les mêmes lui imposèrent plus tard le respect des résultats du référendum, où le NON l'emporta ! Pinochet se croyait plus fort que ses maîtres ! Il pensait son pouvoir politique au-dessus des pouvoirs économiques ! Bref, après une comparaison des cas français et espagnol, j'ai décidé d'appeler fascisme, la capacité d'un groupe politico-social à se servir de la démocratie pour tuer la démocratie. Aussi entendons-nous sur la notion de démocratie.

— Donc après « le fascisme historique », sans tomber dans les anachronismes, ce courant politique peut dépasser les circonstances de sa naissance ! Existait-il avant la naissance de Mussolini, et toujours avec ce cri en tête : « *Viva la muerte* » ?

— Je m'appuie sur la Révolution française, précise Pedro. La première des féministes des temps modernes, Olympe de Gouges, une référence au Chili, mérite le titre de féministe même si son action a été bien antérieure au concept, et même si elle n'a pas été totalement révolutionnaire sur le plan politique.

— Comme le communisme, qui débute avec Babeuf, donc bien avant Marx ?

— A parler de Marx, quand il dénonce le *césarisme* chez Napoléon III ou chez Bolivar ne préfigure-t-il pas le concept de fascisme ? D'un regard braqué au départ sur le chef (César), il scrute ensuite la base, le fascio. Avec cet élargissement, tout ne devient pas fascisme, puisqu'en le liant à la démocratie moderne, dont il en est la face sombre, je le circonscris à une zone bien précise ! Donc, qu'est-ce que la démocratie ?

Je le coupe :

— On en revient toujours à cette question, celle de la vie !

— Dans la lutte des classes, les forces minoritaires, économiquement puissantes, imposant leur loi à la majorité, n'ont qu'un recours : en appeler à plus de démocratie qui, par nature, est toujours inachevée. La démocratie comme paquet cadeau déposé au pied d'un sapin le soir de Noël, est un projet quasi fasciste. Idem si on vous dit qu'un certain développement économique est indispensable pour accéder à la démocratie, alors qu'historiquement, elle a servi d'instrument à ce développement !

Encarnación se mêle à la conversation :

— Quand en France, de 1848 à 1945, des forces, surtout de "gauche" répétèrent que les femmes ne pouvaient accéder au droit de vote qu'après avoir été éduquées, voilà encore un type de propos quasi fasciste (sans être le fascisme global). Si le droit de vote avait été concédé en fonction du niveau intellectuel, un diplôme aurait dû le sanctionner chez les hommes comme chez les femmes !

— Le capitalisme, dans sa grande souplesse, - complète Pedro-, a toujours su encaisser les coups reçus de l'adversaire, comme le droit de vote, pour mieux s'en servir en retour, à son profit. Pepe aimait ce constat. Le capitalisme a pu s'approprier tous les acquis démocratiques en tant qu'instruments de la course au profit ! Vous voulez les congés payés ? Vous aurez l'industrie du tourisme où le vacancier va subir un nouveau type d'exploitation... etc. Vous voulez la Sécurité Sociale ? Vous aurez l'industrie pharmaceutique ! Le fascisme procède donc à l'inverse : il se sert de la démocratie non comme instrument nouveau de domination, mais pour l'assassiner, ce qui se justifie d'autant plus, vu l'usage qu'en fait le capitalisme ! Quand le capitalisme détourne de son objectif le combat démocratique, certains veulent jeter le bébé avec l'eau sale du bain, et le fascisme fait son beurre de ce point de vue. J'appelle donc démocratie, cette lutte qui tente d'émanciper tous les humains en leur accordant les moyens de vivre, le temps de vivre, et même, la soif de vivre.

— Toute politique, glisse Encarnación, est, jusqu'à présent, habitée par le double langage pour la simple raison que, le pouvoir appartenant aux forces économiques, les politiques se doivent de composer plus ou moins. Ils ne dirigent qu'à moitié et encore... Pour le fascisme, le double langage naît sur une autre planète : celle des moyens. User de la démocratie pour tuer la démocratie, une autre gymnastique du discours ! Revenons à Napoléon III : il s'installe au pouvoir par un coup d'Etat qui instaure définitivement en France [sauf de 1940 à 1944] le suffrage universel masculin tout en tuant les conditions du vote (liberté de la presse, droit de réunion et manifestation...). Il met en place une répression sans précédent et lance, pour "le bien du peuple", une politique industrielle qui va donner du travail et même les premiers droits à la retraite. De Napoléon III à Mussolini en passant par Pinochet, ils présen-

tent cette double face : moins de libertés pour plus d'avantages sociaux ! Comme les décisions économiques passent par de tels dictateurs (le capitalisme se cachant dans les replis du système), ils obtiennent une certaine crédibilité. D'autant que...

— A partir de là, explique Pedro, en suivant son idée, excluons le fascisme de cette fausse échelle allant de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Le fascisme, avant d'être une théorie, un pouvoir, une force, est un comportement au quotidien ! Ne croyons pas qu'il soit un élément extérieur au peuple, qu'on l'impose par des mensonges fabriqués par les sommités. N'ayons pas une si piètre conception du peuple ! Au bout d'un moment, la démocratie émancipatrice devient aussi un fardeau ! Quand on chante à tout moment : "prenez vos affaires en main", on peut alimenter la fatigue démocratique. Non, le citoyen ne peut pas matériellement intervenir sans cesse pour défendre l'hôpital, l'école, les transports publics, son salaire, la démocratie dans son entreprise, des médias honnêtes, etc.

— Cher Pedro, quand un chef arrive pour se charger de tout, et régler l'ordre en pointant quelques boucs émissaires, il rencontre un besoin populaire classique : celui de se soulager du poids de la vie. S'insurger contre la délégation du pouvoir, quand on sait que, de toute façon, il existe toujours une délégation à effectuer, c'est bloquer la démocratie. Puis, les propos fascistes du quotidien sont pris en charge par des théoriciens, des forces, qui les mettent en système. Le fascisme, comme le combat démocratique, a une base de masse.

— Voilà pourquoi, reprend Pedro, je distingue la dictature, le pouvoir d'un groupe minuscule qui impose sa loi, et le fascisme qui use de la dictature mais veille à un soutien populaire réel. Pétain n'a pas été élu, mais aurait-il perdu dans le contexte du moment ? Les dictateurs méprisent le peuple ; les fascistes caressent le peuple dans le sens du poil ! Le peuple est ainsi fait qu'il est au moins deux, comme vous et moi. Le peuple qui se soumet n'est pas seulement le peuple intoxiqué, ignorant, trompé, exploité, apeuré... Il existe un peuple sincèrement fasciste qui a besoin d'un père, de jouer avec ses muscles, et qui, souvent se méprise lui-même. Le peuple démocrate sait que la démocratie n'est pas un long fleuve tranquille. Quant à la classe intellectuelle sincèrement fasciste, elle a ses propres talents ! Pour des raisons spécifiques : la soif du pouvoir, la prétention à la domination par le savoir, la servilité pour imposer leurs idées. Une classe de fonctionnaires tombe aussi sans états d'âme au service du fascisme, le fonctionnaire étant là pour servir...

— Que faire alors du totalitarisme ? Une notion plus globale, plus étudiée et donc plus pertinente pour englober fascisme et stalinisme ?

— L'abus du mot fascisme a fait le bonheur du «totalitarisme» plus philosophique. Mais chaque notion comporte ses failles. Braquer le projecteur sur Hitler et Staline fait oublier tant d'autres phénomènes !

— Lesquels par exemple, demande Encarnación ?

— Vous venez d'Europe, réagit Pedro, et si je vous demande de parler du fascisme français, que répondre ? Celui de Roumanie, Hongrie, etc. ? Pour la France, qui sait que l'extrême droite d'ici, *el Yunque*, a puisé sa philosophie dans les écrits d'un Français ? La dernière grande étape du fascisme français s'appelle l'OAS. Un courant politique qui, par son extrémisme, a tué toute hypothèse d'Algérie plurielle. Quand j'évoque l'OAS, j'ajoute les ultimes actes meurtriers de sa branche armée, et le terreau qui lui a permis de penser que «l'Algérie française» serait éternelle. La France «démocratique» s'est trompée sur elle-même quand elle a massacré les Algériens de Sétif. Forte de sa grandeur révolutionnaire, elle a cru qu'en frappant fort, elle était encore plus invincible que d'habitude. Cette même France qui a cru s'installer, chez nous, en Espagne, au nom de Napoléon 1<sup>er</sup>, car il lui suffisait de renverser un roi pour bénéficier du soutien d'un peuple ! Que dire du neveu débarquant au Mexique ! La

notion de fascisme est bien antérieure à celle de totalitarisme. Dès 1921, en France, le débat sur le fascisme traverse la société, en oubliant souvent le cas de Primo de Rivera. L'exemple chilien a démontré à merveille que l'économie néolibérale peut prendre les formes politiques les plus variées à partir du moment où les formes en question, aident à la destruction du politique, ce qui finit par mettre en colère les dictateurs fascistes !

— Le fascisme, et j'en suis d'accord, en détruisant la démocratie par la démocratie, est une forme POLITIQUE. Le néolibéralisme en détruisant le politique par l'économique est une forme totalitaire. Les deux démarches sont suicidaires, car aucune économie n'est possible sans politique, et aucun fascisme n'est durable sans sous-entendre le retour à la démocratie politique.

— A évoquer le *Yunque*, avez-vous rencontré, sur ma proposition, l'homme que Pepe a vu avant de mourir ? Si moi je n'ai pas eu à changer de camp faute d'en avoir un, lui, Daniel Ortega, comme tout le monde le sait, est un de ces révolutionnaires passé chez l'adversaire. Cette attitude constante dans l'histoire ne se règle pas d'une formule du genre «ce sont des traîtres». D'autres diront qu'avec l'âge on devient plus sage. D'autres parleront de carriérisme, d'opportunisme, de réalisme. A tout réduire à des démarches individuelles, pourquoi l'histoire produit-elle en permanence la même répétition ? Cette «trahison», moins d'être le fait de «réalistes», s'inscrit dans le capitalisme lui-même !

— Malheureusement, pour le moment, on n'a pas pris le temps de le rencontrer.

— La trahison devient-elle une nécessité du système ? s'interroge à haute voix, Josep.

Pedro nous propose de partager une bière mais le temps nous manque. Nous avions prévu de rester quelques minutes, d'autant que Josep a le repas à préparer, donc nous refusons et j'ajoute seulement, presque en conclusion :

— Pourquoi le capitalisme aurait-il besoin de ses adversaires pour se développer ?

— Marx en a fait l'analyse à plusieurs reprises : le capitalisme est une révolution permanente du mode de production, en conséquence il a besoin de l'ingéniosité, de la créativité et même de la combativité de ses adversaires pour que reculent les conservatismes d'hier, qui l'entravent. Si bien que les révolutionnaires recyclés, peuvent refuser de reconnaître qu'ils ont changé de camp, puisque le capitalisme a aussi changé de façade ! Plus besoin de changer le système, le système ne demande pas mieux que de changer, de s'améliorer !

— Donc quand le capitalisme sera maître du monde, en n'ayant plus rien à révolutionner, il pourra s'effondrer ?

— La réponse est oui quand on voit la crise actuelle.... Mais là, on retrouve un phénomène que j'ai déjà évoqué et qui explique ma neutralité : les «fidèles» aux idéaux révolutionnaires étant face aux «renégats», vont avoir tendance à se fossiliser par crainte d'une évolution les faisant glisser vers la classe dominante. Cette fossilisation est l'autre effet solidifiant le système en place !

— Quand Franco ou Pinochet ou tout autre dictateur quitte le pouvoir, y-a-t-il amélioration ? Quand la famine recule y-a-t-il amélioration ? Les améliorations qui sont certes des conquêtes sociales, prouvent que le système peut les accepter, que le système peut évoluer et même que le système doit évoluer ! Est-ce que le diable se mord la queue ainsi ? interroge Josep qui voit s'ouvrir devant lui un monde insoupçonné.

— Ces victoires sociales seraient possibles grâce à l'exploitation par nos capitalistes, de nombreux pays de la planète. Le pillage extérieur a toujours été une

des sources de l'impérialisme au bénéfice d'une classe étroite, oui, mais pourquoi le système cède-t-il sur certaines questions, et pas sur d'autres ? ajoute Pedro.

— Des révolutionnaires repentis peuvent venir expliquer qu'à crier dans le désert, il est préférable de trouver les failles, et d'apporter les améliorations qu'ils mettent en œuvre !

— La tâche des révolutionnaires est toujours plus complexe que prévue dans le système dont ils sont pour une large part les Héros ! A mon avis, ils peuvent avancer sur trois points : pointer les réalisations politiques allant dans le bon sens en spécifiant leurs raisons, s'appuyer sur les réalisations sociales qui peuvent aider (journal, livre, éditeur, émission de télé, pratique sociale etc...) et ne pas hésiter à débattre les deux points ci-dessus car, par définition, l'action révolutionnaire est pluraliste.

— Je déduis, avant les salutations d'usage, que notre conversation devrait nous servir à comprendre Daniel Ortega !

En guise d'au revoir, Pedro appelle Daniel Ortega, l'homme en question qui habite le quartier, *calle 45*, à quatre pâtés de maisons de chez Josep. Nous fixons un rendez-vous pour demain matin tôt. Puis Pedro nous offre une phrase de Marx au sujet du Louis Bonaparte de 1851, devenu l'ami du sous-prolétariat pour mieux réussir son coup d'Etat : « *Vieux roué retors, il considère la vie des peuples, leur activité et celle de l'Etat, comme une comédie au sens le plus vulgaire du mot, comme une mascarade, où tous les grands costumes, les grands mots et les grandes poses ne servent qu'à masquer les canailleries les plus mesquines.* »

Après plusieurs réclamations faites à Josep, nous découvrons enfin une *escaramuza* du Yucatán, dite monumentale (il existe aussi la macro-monumentale). Ce ballet de femmes magnifiquement vêtues et chevauchant, impassibles, à un rythme extrêmement régulier, des animaux merveilleusement dressés, devient un moment de réconciliation avec la vie. Une *escaramuza* ordinaire comprend quatre couples soit huit cavalières mais dans une monumentale on passe à dix-huit. L'événement se produit dans une arène et ici, à Valladolid, un de ceux qui suit le mieux de tels spectacles s'appelle Pedro Marrufo Sánchez. Avec sa fille, ils sont habités par cette passion paisible, si douce à l'œil, et à l'oreille, car la danse est accompagnée de musique, et d'un commentateur mettant en valeur les figures qui sont notées ; il s'agit d'une compétition.

Aux USA, le rodéo semble seulement marier le cheval avec des hommes, mais ici, avec l'*escaramuza*, nous goûtons à la beauté au féminin. En évitant les cris d'un stade ou d'une corrida, le public y est aussi agréable, que le spectacle. Une heure de ce ballet, pour oublier l'infamie du meurtre de Pepe.

\*

Le soir, avant d'entrer dans le vif du repas, le temps de la lecture s'impose. Josep proposera ensuite, comme prévu, sa propre cuisine, avec du pain du boulanger de la calle 39, l'homme sympathique dont le fils est un amoureux de la langue française. Avec les *tortillas*, pour les inconditionnels du maïs, car Pepe tient toujours au blé, d'où le choix possible.

Après une soupe de sa conception, il servira son propre *poc chuc* ; le tout accompagné d'un vin des Abruzzes car l'Italie n'est pas que le *Chianti*, pas plus que la France ne se réduit à son *Bordeaux*. Pour le dessert rien de mieux que la crème catalane !

[Josep et Carlina vont se retrouver dans le dernier chapitre de mon manuscrit, aussi, je leur demande, cette fois, de me couper, si je me trompe.]

*Encarnación et Gregorio n'auraient jamais cru en apprendre autant en si peu de temps et surtout après tant de recherches infructueuses.*

*Ils laissent Josep et Carlina, quittent leur immeuble, contournent le Washington Square en travaux – à croire que tout Nueva-York est en travaux – prennent la rue à droite pour atteindre la station de métro Houston Street située sur la ligne 1.*

*L'air est à peine froid, les lumières douces, et le couple marche d'un bon pas. Après quelques instants de silence, Encarnación peut poursuivre la conversation surprenante qu'elle vient d'entendre :*

– *Franchement, Gregorio, tu étais déchaîné, je ne te savais ni si bavard, ni si savant !*

– *Et toi, avec ta question sur les dinosaures, tu pensais à quoi ?*

– *Plus tard, demain peut-être nous en discuterons après le retour au Musée. Pour le moment, parle encore du Pepe que tu as connu, continue de retisser les fils de ce passé.*

– *Dans son passé, une obsession, les comptes financiers pour vivre une bonne retraite. Je devine que Josep, apprenant qu'il avait quitté le «confort» relatif de la prison, s'est mis à sa recherche pour ne pas les laisser démunis, lui et sa fille, même si cette dernière semble dotée de bons revenus. Josep est riche, c'est évident et cette richesse serait inexistante sans la confiance que lui a accordée Pepe. Pour tout membre du peuple, une règle s'impose : «payer ses dettes et enterrer ses morts». Pepe avait peu de dettes sauf envers son père, sa mère et deux ou trois autres personnes ; il avait peu de morts à enterrer, c'est-à-dire des hommes et des femmes ayant forgé sa vie ; il était sans haine envers Muriel. Pepe, tranquille dans sa prison s'était même remis à lire ! Quel dommage, je n'ai pas eu le temps de le rappeler à Josep ! L'évasion forcée, fomentée par sa fille, est venue bousculer un équilibre. Josep a senti l'onde de choc le frapper par l'effet domino. Dans une inversion brutale des rôles, le commis est devenu le sauveur possible.*

– *Et que lisait-il ?*

– *Surtout pas de littérature. Encore moins de politique ou de sociologie. Des autobiographies comme celle de Tony Hillerman. La philosophie était aussi devenue sa compagne, une compagne d'où je voulais le détourner à cause du titre de son livre de chevet : Cahiers de prison. Je lui disais : pourquoi s'infliger des souffrances en lisant le livre de quelqu'un qui a dû se perdre à l'écrire ? J'ai oublié le nom de l'auteur mais, sans rien connaître à la philosophie, j'aurais préféré voir sur sa table un titre du genre : Cahiers du bonheur. Dans nos formations de gardien, on nous recommande d'empêcher les prisonniers de remuer le couteau dans la plaie, et un prisonnier qui lit le livre d'un prisonnier, se fait du mal. De plus, quand on m'a dit qu'il y avait plusieurs tomes ...*

– *Et tu penses sincèrement que Josep veut le sauver ?*

*En bas de la station de métro, le couple glisse sa carte dans la machine, et s'avance vers le quai. Peu de monde. La ligne 1 les conduit directement jusqu'à la*

96<sup>ème</sup> rue. Ils peuvent reprendre aisément la conversation sans se soucier d'un changement de train.

— Oui. Pepe en prison était comme un manchot. Il était trop habitué à la compagnie de son copain. J'imagine que Josep, après avoir vécu des folies faussement spatiales, a aussi compris qu'il était un manchot. Madame Lissieux a dû se ranger à son avis. L'esprit terre à terre de Pepe ne pouvait enthousiasmer la compagne de Josep, mais cet homme avait d'autres charmes. Une fois sa misogynie cantonnée dans le champ de la provocation, il était facile de discerner chez Pepe l'homme blessé, celui qui, justement, attire l'attention par la compassion. Pour te parler de ce prisonnier je n'ai que des bribes éparses qui finalement recoupaient tant de vies. Seul l'ensemble constitue l'homme, pas le détail. Je viens de saisir l'ensemble !

— Et l'année 1956 ? Je savais que c'était la naissance de ton père, mais pourquoi en faire tout un plat ?

— Mon grand-père avait un frère cadet parti pour la France en 1936 à l'âge de 20 ans. Toute la famille a fait semblant de l'oublier car c'était infâme de quitter le pays, au début de la guerre. Cet homme disait qu'il voulait un fils français pour lui éviter les horreurs espagnoles. Mon grand-père n'a pu se marier que très tard, en 1955, et il a été heureux d'apprendre en 1956, qu'il devenait père. Son frère français a eu un fils français dès son arrivée à Paris. Nous n'avons eu des nouvelles qu'une seule fois, en 1956. En bon petit Français, il avait été envoyé en Algérie où il a été tué au mois d'avril ! J'ai donc perdu un cousin germain avant ma naissance ! Or, tu le sais, en Espagne un cousin germain c'est comme un frère de base !

— Nous arrivons à notre ultime station. Après tant de douleurs, un capuccino arrosé d'un peu de rhum nous remettra de nos émotions.

En sortant du métro, à l'heure de la starbukisation du monde, un des magasins de la chaîne, ouvert à toute heure, nous tend les bras, et nous y pénétrons. Après le bon repas précédent, un petit café en plus (mais pas de rhum ici), c'est toujours bon pour le moral. Nous payons mais la caissière se met à regarder notre billet de dix dollars à la lumière.

— Il est faux, nous dit-elle.

Avec Encarnación, incrédules, nous nous regardons comme si nous tombions du ciel.

— Observez bien, précise la caissière, je passe ce coup de feutre et la couleur bave. Le billet est faux et il suffit de bien le toucher pour le comprendre.

Un faux billet et même grossièrement faux ! En changeant un billet de cent dollars, le restaurateur chez qui nous avons mangé à midi, nous a refileté cette infamie au milieu de quatre billets de vingt. Ce n'est pas l'argent perdu qui nous écœure, mais le fait de se sentir fragile tout d'un coup. Heureusement, les autres billets sont bons.

Le café garde son goût habituel (ici, on consomme souvent après avoir payé) et la chambre sa tristesse. Après la douche, Gregorio relance sa question sans réponse :

— Et les dinosaures, Encarnación ?

— Partout c'est la crise financière. La Société du Mont Pèlerin doit déprimer comme d'autres institutions équivalentes et, abandonnant ses projets, elle a dû laisser Pepe entre les mains de Muriel. Le père et la fille ont peut-être conclu un pacte : la fille aurait emmené Pepe sur un terrain de fouilles de dinosaures, et Pepe aurait demandé que ce terrain de fouilles soit du côté d'Albuquerque, pour rencontrer enfin Jean Leaphorn.

– Tu en parles comme d'un scénario qui te plairait ! Or, nous ne sommes pas ici pour découvrir ce que nous avons envie de découvrir.

– Pour ce que j'en sais, Jean Leaphorn n'était pas un détective privé mais un flic. Cependant, à vous écouter avec Josep, j'ai eu la sensation que Jean et Pepe avaient une parenté.

– N'est-ce pas Madame Lissieux qui t'aurait mise cette suggestion dans la tête ? Je vous aies vu discuter ensemble à un moment, et je sais qu'après la disparition des cathares, elle est du genre à se pencher sur la disparition des dinosaures.

– Elle est très cultivée et, à t'entendre parler de Tony Hillerman, elle m'a dit : « les cousins se retrouvent ! » Belle raison pour attendre avec joie la journée du lendemain au Musée d'histoire naturelle !

[Là, Carlina me coupe dans ma lecture. Elle se souvient très bien du moment passé ensemble à Nueva York et de cette conversation. Mais, en guise d'obsession elle a délaissé les dinosaures pour les OVNI du Nouveau Mexique. Pour me laisser lire, elle n'en dit pas plus.]

*Avant de s'endormir, Gregorio envoie un nouveau message à Barcelone :*

*« Cher inspecteur Pascual*

*Cette fois la piste semble bonne. Même si Muriel n'habite plus dans la maison qu'elle louait, il s'agit bien d'elle et de sa mère décédée qui avant de mourir a relancé Muriel vers le mari et père d'hier.*

*Quant aux prisons, elles sont celles de l'hypocrisie. Je crois vous avoir dit que vous traitiez les effets sans pouvoir traiter les causes, mais ici c'est pire, ils fabriquent des effets à traiter qui sont... sans causes ! Fabriquer les effets ? Suivant le cycle connu, la répression alimente la répression : si vous contrôlez dix fois le même homme tranquille il va finir par être agressif envers la police d'où la belle raison pour une arrestation ! Quand la politique sociale devient un commerce, tout est faussé ! Ils constatent que « la tolérance zéro » ne conduit nulle part mais la machinerie est telle que plus rien ne l'arrêtera. Je ne suis pas angélique, je sais que partout la violence augmente, que la protection de la société s'impose mais avec d'autres que les porteurs de la dite violence. Gregorio. »*

\*

*Ce Musée d'histoire naturelle est plein de contradictions. Encarnación a laissé filer Gregorio vers son travail avant d'en franchir à nouveau la porte d'entrée. Du vieux au moderne, on passe presque de la nuit au jour. Finalement, dans les bureaux, tout est luxe et, même sans rendez-vous, après explication de la requête auprès de la personne de l'accueil, Encarnación et ses deux acolytes (Josep et Carlina) sont reçus rapidement par une secrétaire plutôt âgée, aussi noire que possible, tout à fait disponible et à l'espagnol impeccable. Après le récit fixant le but de la démarche, elle quitte très vite les considérations officielles pour parler d'une dame qu'elle a dû beaucoup aimer.*

– Oui dit-elle, Muriel était une femme d'origine espagnole, de Barcelone. Je crois qu'après le limogeage de Kroutchev sa vie changea du tout au tout ; elle décida de partir à la recherche du père de sa fille vivant à Nueva York et qu'elle avait rejeté à la naissance de l'enfant. Tristesse, en arrivant aux USA, elle apprit que le mari en question avait abandonné une carrière prometteuse à la CIA pour un retour maladif vers sa chère Barcelone. Quel croisement étrange ! Au départ, malgré la présence de leur jeune gamine, elle avait renvoyé vers le néant un mari tout frais, qui partit tout oublier à Nueva York, et à son retour vers lui, pour une toute autre raison, l'homme était reparti vers Barcelone ! Prise par le travail qu'elle venait de trouver à l'époque,

*Muriel a remis à plus tard sa recherche, en s'installant définitivement d'abord à Boston puis dans notre musée.*

– *Voilà la personne que nous cherchons, ou plutôt sa fille puisque la mère est morte à présent, glisse Josep.*

– *Après le décès de sa mère, sa fille nous a demandé une année sabbatique pour enfin rechercher son père, dont elle a eu des nouvelles par les récits, sans doute fantaisistes, d'un romancier de série noire. Cependant, jamais elle n'a parlé de cette découverte directement à sa mère qui, lisant très peu, n'avait pas entendu parler du héros barcelonais, autrefois son mari.*

– *Depuis son départ a-t-elle donné signe de vie ? Voilà la question majeure nous ayant incités à venir vous déranger, ose Encarnación.*

– *Le mois dernier, elle nous a annoncé son désir de reprendre ses recherches sur les dinosaures en partant explorer une région hors des programmes officiels : l'Arizona et le Nouveau Mexique. Simple secrétaire, je n'ai pas capacité pour juger de cette décision, mais j'ai eu la sensation qu'elle en a étonné plus d'un dans le Musée. Sur le tyrannosaure, qui est au cœur des découvertes anciennes de cette région, nous savons presque tout ! J'ai de suite pensé qu'elle souhaitait faire coup double : installer son père dans cette belle région, et vérifier, pour la forme, les données acquises.*

*Encarnación sent qu'ils approchent du but. Elle explique que Muriel a en effet retrouvé son père, un prisonnier évadé dans des conditions plutôt rocambolesques, parti ensuite pour les USA pour se faire oublier de la justice espagnole, et quoi de plus simple que de fuir vers des zones reculées où la langue espagnole domine.*

– *Si la justice espagnole est informée, elle va demander l'extradition. Il est impensable qu'une de nos employées soit complice d'une évasion ! Peut-être vous-mêmes, faites-vous l'enquête pour la police de votre pays ? dit la secrétaire dont nous n'arrivons pas à lire l'affolement dans ses yeux.*

– *Ne vous inquiétez pas, Madame, précise Josep, rien ne prouve que Muriel ait contribué à l'évasion. Mon amie Encarnación lit un peu trop de romans policiers. En réalité ceux qui pilotent l'opération se sont déjà signalés à la police espagnole, pas forcément pour se disculper, mais pour des raisons plus sordides. Pour Pepe, vous devinez son âge, il va fêter ses soixante-dix ans, il est devenu inoffensif. Vu la crise, l'Etat espagnol est tout heureux d'avoir une bouche de moins à nourrir. Nous voulons le rencontrer seulement parce qu'en tant que vieux amis, nous espérons lui apporter quelque réconfort et, autant le dire, quelque réconfort financier.*

*Encarnación préfère se retenir de tout commentaire. Elle laisse Josep conduire la fin du dialogue, son étrange diplomatie pouvant peut-être aboutir à la clef de toute l'opération : obtenir le numéro de portable de Muriel.*

– *Je reconnais là des Européens plus soucieux que nous des personnes âgées. Je ne vais pas vous apprendre de quel anniversaire j'approche ; vous avez déjà noté que l'ancienne épouse de Pepe est morte au travail. Parler retraite aux USA, un tabou !*

– *Ecoutez Madame, déclare Madame Lissieux, muette jusqu'alors, nous vous avons beaucoup dérangée, peut-être pourriez-vous nous donner le numéro de portable de Muriel et nous vous rendrons à vos activités.*

– *J'y pensais mais j'ai noté qu'elle en change souvent. Je vais vous communiquer le dernier qu'elle a laissé sans vous garantir sa validité.*

– *Sans vouloir abuser de votre extrême gentillesse, si vous l'appeliez vous-mêmes avec ce numéro que vous avez, nous serions ainsi fixé et rassuré, propose Josep*

Josep n'a pas perdu tous ses réflexes de complice de Pepe et, pendant que la secrétaire fait le numéro il ajoute :

— Si elle répond, dites-lui que vous faites une vérification des numéros.

Ils entendent le répondeur se mettre en marche, la secrétaire laisse un message pour justifier son appel et raccroche en précisant que le numéro semble encore actif. Tellement actif, que le téléphone se met à sonner, Muriel au bout du fil engage la conversation avec la secrétaire toute heureuse de lui annoncer qu'elle est avec des amis prêts à l'aider.

La conversation se faisant en anglais, Josep a du mal à comprendre et Encarnación ne saisit pas davantage. Muriel semble inciter la secrétaire à ne pas donner son numéro, car elle n'attend l'aide de personne, ayant été trop souvent trompée par de prétendus amis. Les deux femmes parlent de Pepe, des dinosaures et du soleil puis se saluent.

— Monsieur, vous avez eu raison de me suggérer de l'appeler car j'étais au bord de la faute professionnelle en vous donnant son numéro. Elle interdit tout lien surtout avec des Espagnols. Si vous voulez la croiser, partez dans le Sud-Ouest des USA et vous verrez bien la suite.

Aussitôt sortis de la pièce, après des adieux respectueux, Josep prend dans sa poche un papier et un stylo et note un numéro.

— Encarnación, voici le numéro de téléphone, je l'ai mémorisé au moment même où la secrétaire le composait, car je craignais le pire. Je vous le donne, faites pour le mieux, nous partons vers Albuquerque dès ce soir.

— Josep, vous me semblez plus informé que vous le dites. Je me suis demandé si vous n'étiez pas le serviteur des hommes déjà rendus à la police espagnole ? Pourquoi avoir demandé à l'appeler si ça pouvait nous faire perdre le bénéfice du numéro qui nous était acquis à écouter la secrétaire ?

— Vous ne lisez pas assez de romans noirs ! Je voulais surtout savoir si elle filtrait les appels téléphoniques. Elle se méfie et ne répond qu'après vérification du numéro d'appel. J'ai préféré obtenir le numéro en suivant l'action de la secrétaire et j'ai eu raison.

— Vous pensez que si Gregorio laisse un message, elle ne répondra pas. De votre côté, vous allez partir vers Albuquerque sans me laisser d'adresse ?

— Vous aurez de mes nouvelles rapidement et sérieusement. Ne me jugez pas trop vite. Je sais que Gregorio écrit régulièrement cette histoire sur Internet, à l'adresse de la police, et il n'a pas tort puisqu'il n'y a rien à cacher. Pourrait-il cependant attendre un peu pour le moment. Inutile de donner à la police des informations qu'elle n'a pas encore !

— De toute façon, il n'a donné que de fausses informations et pour le moment, il est pris par son travail.

— Dites à Gregorio d'appeler d'un numéro de la NYPD, en indiquant qu'il s'agit d'une info sur les dinosaures. Peut-être répondra-t-elle ou rappellera-t-elle par respect pour l'institution.

Sur ces bonnes paroles, ils se séparent ; Encarnación, décide, en attendant le retour de son mari, d'aller à la grande Librairie Barnes, en face du Lincoln Center tout proche, pour acheter la traduction en espagnol de l'autobiographie de Tony Hillerman, *Seldom Disappointed*.

Dans la librairie, elle trouve sans peine le livre, puis monte tout en haut à la cafétéria pour y boire un café, tout en le feuilletant, mais elle n'est pas seule à avoir eu la même idée. Effrayée par le monde, elle reprend l'escalator en sens inverse et se

*dirige vers le Lincoln Center. Sur la petite place en triangle, entre la librairie et le centre culturel en travaux, elle flâne un petit moment dans un marché de légumes « organiques », une anomalie dans cette immense ville. Des paysans bios seraient actifs dans les environs !*

*Sur la place, nouvelle déception, l'espace des jets d'eau devant le Lincoln Center est caché. Pour éviter une pluie fine, elle choisit un fauteuil dans l'immense hall de l'opéra et se plonge dans Tony Hillerman. Les premières pages décrivent le cadre familial de base. Encarnación s'interroge sur le futur du frère aîné de Tony, Barney. Mort à la guerre peut-être. Impatiente, elle saute des pages pour aller directement au chapitre sur la cité différente, la Santa Fe de 1952, où Tony va travailler au journal local. Différente des autres cités, elle accueille le journaliste, à un tournant de son histoire : quand le pouvoir de la corruption est remis en question, au travers de la scandaleuse mort d'une serveuse [qui ferait trois lignes aujourd'hui, ce crime étant devenu si banal !].*

*En fait Tony n'a pas aimé Santa Fe et lui a préféré Albuquerque. Et la lectrice cesse là sa lecture.*

*Le soir à 17 heures, Encarnación rejoint Gregorio à la sortie de son travail pour un bilan de l'étrange journée. La solution de leur obsession semble proche. Il a parfaitement bien écouté le compte-rendu de sa femme, et se propose, dès la fin de la semaine qui termine le stage, de téléphoner du bureau du NYPD.*

*Le lendemain, pour meubler l'attente, Encarnación achève sa visite touristique de la ville, quand Gregorio laisse un premier message bref sur le répondeur de Muriel : « Bonjour, pourriez-vous rappeler au numéro du bureau du NYPD d'où je vous laisse ce message ? Pour une simple vérification. Demandez Gregorio. »*

*Il précise à ses collègues qu'il risque de recevoir un appel d'une dénommée Muriel et invente même une explication : il prépare sa semaine de tourisme bien méritée dans Nueva York. Mais pas la moindre sonnerie pour lui, et il se lance dans les plus folles hypothèses. Le prénom, Gregorio, l'ayant mise sur la piste de Barcelone, aurait-il eu un effet dissuasif ? L'appel provenant de la police a-t-il effrayé Muriel ? A-t-elle réellement débranché son portable pour être tranquille toute la journée ? A-t-elle rappelé mais a-t-on oublié de lui passer la communication ? Toute sa vie tenant à ce coup de fil, Gregorio tourne et retourne dans sa tête des explications inutiles. Il en perd toute efficacité au travail or il doit rassembler les dernières statistiques sur l'évolution de la criminalité dans la ville. Longue soirée sans goût.*

*De retour au bureau, il décide de tenter un autre message : « Bonjour, Muriel, nous nous sommes rencontrés une fois, à la prison Modelo à Barcelone, je suis sûr que si vous demandez à Pepe l'autorisation de me rappeler, il répondra oui. Je sais qu'à présent vous êtes avec lui. J'aimerais seulement lui parler un peu au téléphone, avant de finir mon stage dans la police et les prisons de Nueva York. Je n'ai pas de téléphone portable et si vous ne rappelez pas aujourd'hui, vous ferez de moi un homme désespéré car ce sera impossible demain. » En dernier recours, Gregorio a joué la sincérité... sans résultat.*

*Le final du stage doit se passer en « mondanités », avec distribution d'un diplôme souvenir, avec quelques adieux aux autorités, des adieux évalués et typiques de la société US.*

*Il sort du boulot plus abattu que jamais mais Encarnación est là pour le rassurer sur son sort. Elle vient d'apprendre le décès de Tony Hillerman intervenu le 27 ou le 28 octobre, à l'âge de 83 ans, à Albuquerque, suite à un problème pulmonaire, après deux crises cardiaques et une opération de la prostate. Les journaux rappellent sa façon de vivre restée si simple ! Son épouse et ses enfants sont aux côtés du cercueil. Elle imagine que Pepe, Muriel, Josep sont sous le choc à cause de cet événement et elle propose d'appeler Josep, ce qu'elle n'a pas fait jusqu'à présent par manque de confiance. «On verra s'il nous a donné un bon numéro et si lui, au moins, répond.»*

*Dans la cabine téléphonique, dès la deuxième sonnerie quelqu'un décroche :*

*— Ici c'est Encarnación.*

*— Pourquoi avoir tant attendu avant de m'appeler ? A Santa Fe, je n'ai pas eu de mal à retrouver Muriel et Pepe. Tout va bien, vraiment bien.*

*— Mais Gregorio a appelé Muriel, et pas la moindre réponse.*

*— Je lui ai pourtant dit de surveiller son portable mais peut-être est-ce la mort de Tony qui a chamboulé sa tête ? Nous avons dû partir aussitôt pour Albuquerque.*

*— Tony est donc très précieux pour Pepe ?*

*— Ici Tony est une figure vivante de la générosité. L'éclairage du stade de foot de Monument Valley dans l'Utah, c'est lui ; il a aussi aidé à l'installation de l'eau pour St. Bonaventure Indian Mission and School à Thoreau.*

*— Vous êtes où exactement ?*

*— Dans un motel d'Albuquerque.*

*— J'entends un bruit de voix autour de vous, vous êtes avec Pepe ?*

*— Non c'est le bruit de la télévision. Pepe est à plusieurs kilomètres de là, dans une maison avec Jean Leaphorn.*

*— Vous l'avez rencontré ? Lui avez-vous dit que Gregorio tenait absolument à lui parler ?*

*— Bien sûr, plutôt dix fois qu'une. D'ailleurs il le remercie énormément car il a permis nos retrouvailles historiques... Nous vivons ensemble à Santa Fe !*

*— Il a sans doute le téléphone, donnez-nous son numéro.*

*— Tristesse, il est pour le moment dans un endroit où le portable ne passe pas. Même aux USA, le fond des canyons est à l'abri des ondes ! Mais demain, il sera en ville pour l'enterrement de Tony et si vous m'appellez à dix huit heures, je vous jure que je vous le passe.*

*— Demain, dix-huit heures.*

*— Attention au décalage horaire ; je parle de dix huit heures ici à Albuquerque. Il sera sans doute vingt et une heures à Nueva York.*

*— Josep, je vous passe Gregorio qui s'impatiente à côté de moi d'autant que les pièces de monnaie vont commencer à manquer.*

*— Gregorio, vous téléphonez d'une cabine ? s'étonne Josep.*

*— Oui, et chaque mot compte. J'ai compris que demain je vais enfin pouvoir parler à Pepe. Ce n'est pas une blague, une façon de reporter à plus tard une action qui pourrait avoir lieu le jour même ?*

*— Tu n'as pas confiance en moi ?*

*— Je ne sais que penser, par contre je sais que Muriel n'a pas rappelé.*

*— Ecoute, demain à dix huit heures ta femme appelle Muriel, tu m'appelles et vous saurez tout. Pepe lui-même dira tout de sa nouvelle vie. Il est heureux, je t'assure.*

*— Alors à demain Josep, mais ne fabrique pas un scénario à l'eau de rose. N'abuse pas de l'éloignement pour nous conter des blagues. On vous téléphone pour savoir la vérité.*

\*

Gregorio se sent mieux qu'à la sortie du travail : il existe encore un fil auquel se rattacher, un lendemain possible. Sans l'action d'Encarnación, son découragement l'aurait mis K.O..

Le lendemain, à l'heure dite, Gregorio se rassure en écoutant la voix de Pepe :

– Pepe, enfin je t'ai au bout du fil !

– Depuis notre séparation j'ai beaucoup pensé à toi, tu vas bien ?

– Je termine un stage dans les prisons de Nueva York et avant de repartir je souhaitais savoir comment tu vis avec ta fille ?

– J'ai d'abord été enlevé par une branche de la Société du Mont Pèlerin, une branche plutôt violente qui croyait son heure arrivée, car la crise a réduit les moyens de la société mère.

– Et je comprends qu'à présent tu es enfin libre ?

– Oui, je suis libre et heureux comme jamais. Cependant, je vais raccrocher, l'enterrement de Tony commence et je ne veux pas rater la cérémonie.

– Pourrai-je te joindre à nouveau, as-tu un numéro de téléphone ?

– Oui, celui de Muriel, c'est elle qui est devenue mon lien avec le monde. D'ailleurs je te la passe.

– Muriel, comme nous nous retrouvons ! déclare Gregorio la gorge nouée.

– Gregorio, ne m'en veuillez pas pour les ennuis que je vous ai causés !

– Vous avez été au cœur du projet d'évasion ?

– Oui au cœur, même si j'ai failli y perdre mon cœur ! Tout a été minutieusement préparé et tout devait se réaliser à la perfection. Le plus difficile c'était de convaincre le directeur, et j'ai été sublime ce jour-là. Je savais qu'il n'était pas question d'utiliser des charmes que d'ailleurs j'ai si peu. Un directeur de prison ne fait pas de sentiment, surtout celui très expérimenté que j'avais devant moi.

– Oui, j'ai été moi-même surpris par la générosité du directeur !

– Le seul élément flexible, c'était la coïncidence. Une Nord-Américaine passe à Barcelone à la fin d'une exposition sur son oncle Manuel, dont Pepe n'a pu embrasser d'un regard, la vie, puisqu'il est décédé peu après son emprisonnement. Permettre à Pepe de porter ce regard global, afin que la Nord-Américaine rapporte aux USA un souvenir original, c'était comme bâtir une tour Agbar imaginaire ou une Statue de la Liberté revisitée. Le socle, un lien de famille (de frère à frère) ; le sommet un lien de famille (de père à fille).

– Comment le directeur pouvait-il imaginer qu'il avait en face de lui la première pierre d'un autre monument : la libération forcée de Pepe ?

– Maintenant que les malentendus sont levés, maintenant qu'aucune demande d'extradition de Pepe ne viendra, nous pouvons nous retrouver à la prochaine occasion.

– Oui, ça sera avec plaisir. Merci pour tout et au revoir, le lien ne sera plus coupé. Je conserve précieusement ton numéro de téléphone et si tu en changes dit le à Josep car nous avons aussi le sien.

Gregorio tombe dans les bras d'Encarnación. Il n'y croit pas. Il aurait voulu enregistrer la conversation pour l'écouter à nouveau. Dans leur regard, une même idée germe instantanément : partir pour l'Arizona ou le Nouveau Mexique. Demander aux autorités que le prolongement touristique d'une semaine puisse se poursuivre dans l'Ouest. Pas pour rencontrer forcément le couple Josep-Carlina ou le couple Pepe-Muriel, mais pour fouler un instant cette terre unique, pour achever au soleil, un fait éclairci. Sur son lieu de travail Gregorio obtient rapidement la permission, en remerciement pour ses bons et loyaux services. Ils se dirigent

aussitôt vers une agence de voyage pour un billet d'avion aller-retour Nueva-York / Santa Fe ou Nueva-York / Albuquerque avec location d'une voiture à l'aéroport pour une semaine. Une escale s'impose à Denver.

Avant de prendre leurs vacances bien méritées Gregorio envoie un dernier message à Barcelone.

« Cher Inspecteur Pascual

Nous savons que Muriel et Pepe sont partis vers le Nouveau Mexique aussi pour notre semaine de vacances nous avons pris cette direction. Nous vous en dirons plus à notre retour. Pour les prisons, la dernière conférence nous a rappelé qu'entre l'Europe et les USA il existait une différence majeure : le remplissage des prisons aux USA a permis de réduire la criminalité tandis qu'en Europe ce remplissage n'est pas moindre et semble sans fin ! De 1983 à 1997, l'Espagne est passée de 14 659 détenus à 42 827 soit une progression de 192%. Depuis, la tendance a baissé légèrement avec 64 130 détenus ! Avec 140 prisonniers pour 100 places, à part la Grèce nous sommes dans la pire des situations européennes. »

Cette fois, le lundi 3 novembre, les deux touristes vont bénéficier du soleil chaud aux couleurs du Nouveau Mexique. Fini le triste climat de Nueva York. Mais, au volant de leur voiture de location Toyota, qui les attendra à la descente d'avion à Albuquerque, vers où se dirigeront-ils ? Peut-être vers le local du journal New Mexican ? Du tourisme vers les sables blancs, donc partir vers le sud ? Or Santa Fe est au nord. D'abord une pause dans un motel ? A la place des sables blancs, aller vers Mesa Verde, pour y retrouver les mystères indiens ? En clair, supposons que Pepe est dans le secteur pour le croiser peut-être au hasard des balades ?

Encarnación a envie de suivre la piste de Tony Hillerman dont elle lit encore plus les livres depuis l'annonce de sa mort. Et Gregorio, retrouvant le goût d'écrire à la première personne, propose de se rendre dans le Park National de Mesa Verde, pour être chez les Indiens sans y jouer les voyeurs puisqu'au croisement des quatre Etats, le tourisme y est institutionnel comme dans tout Park national. Il ne s'agira pas de perturber la vie actuelle des Indiens –certains reprochent à des Navajos d'avoir trop instruit Tony au sujet de leur civilisation – mais de se pencher sur le mystère d'une civilisation perdue, qui a construit des maisons comme en Europe ! Pas des tipis, des maisons en dur avec des étages, des tours, des maisons avec des toits !

\*

Atterrissage parfait. Cette fois la voiture de location est en main. Repérage d'un motel dans l'imposante Albuquerque, un motel proche de la vieille ville pour pouvoir occuper nos deux heures de libre, avant le repas du soir, à y visiter le secteur des dinosaures dans le Musée d'histoire naturelle.

Contrairement à celui de Nueva York où se combine l'ancien et le nouveau, le musée d'ici est magnifiquement neuf, dans les normes actuelles de la muséographie. Le bâtiment lui-même, un chef d'œuvre ; l'intérieur aussi car le Nouveau Mexique a été riche en découvertes paléontologiques. A l'entrée, la reconstitution du Tyrannosaurus Stan met aussitôt dans l'ambiance. Les dinosaures sont rangés dans l'ordre chronologique et la pièce maîtresse est le fossile Coelophysis, un des plus anciens. J'ai du mal à me souvenir des périodes historiques même si le film Jurassic Park m'a familiarisé avec la question. A annoncer deux cents millions d'années, on perd la notion du temps ! Le crétacé est si jeune avec seulement ses cent vingt millions ! Le fossile de Coelophysis, présent sous nos yeux, a une tête amusante : étroite et allongée on l'imagine souriant ! Un animal plutôt petit : moins d'un mètre de haut, mais trois de long ! A Ghost Ranch, lieu des premières découvertes, une équipe d'Edwin Harris Colbert en a retrouvé une vingtaine autour des années 1947.

*Cet homme génial (1905-2001) a fini comme directeur du Musée de Flagstaff. Nous n'osons demander au personnel s'ils connaissent Muriel Muñoz à qui nous pensons à chaque pas. Pas de réponse positive.*

*L'autre star, ici à Albuquerque est le Seismosaurus, un diplodocus impressionnant dont le squelette est exposé avec une grande image le reconstituant dans son environnement : une lumière orangée réussit à créer une ambiance. Cette fois nous sommes dans le gigantisme. Son nom signifiant « celui qui fait trembler la terre » rappelle ainsi qu'il faisait environ trente trois mètres de long ! Nous n'avons pas le temps de bénéficier, comme à Nueva York, du Planétarium mais ce détour comme début du voyage est une belle mise en condition.*

*Après un repas mexicain nous réfléchissons mieux à l'emploi du temps de notre semaine. Demain matin, départ vers Santa Fe. Là-bas, tous les touristes savent que la visite de la cité et de Bandelier nécessite au minimum, un jour. Puis Durango, pour profiter de Mesa Verde et retour par Farmington en passant à Aztec Ruins. Boucle d'une semaine en trois étapes de deux jours, puis retour à l'aéroport.*

*Suite au petit déjeuner rapide, nous regagnons la voiture pour, par la Route 25 qui suit la vallée du Rio Grande, aller dormir à Santa Fe. En fait, on a pris la 313 là où elle existe encore, pour ne pas rester sur une route impersonnelle. Nous arrivons largement assez tôt pour musarder dans les rues de la ville.*

*Après un repas chez les Cow'Girls, et un sommeil réparateur au Motel 6, nous pensions pour le lendemain, partir à l'aventure vers Bandelier National Monument, avec l'esprit totalement reposé et advienne que pourra, mais Santa Fe nous captive et nous décidons d'y rester un jour de plus, même si notre temps est compté. Puissante, la cathédrale Saint François d'Assise, aux deux tours à base carrée, percées chacune d'une ouverture, frappe à la fois par son élégance et son aspect de forteresse. Pour se défendre du soleil ou de la dureté des temps anciens ?*

*Les poutres apparentes, les vigas, donnent aussi l'impression qu'on est dans un film mexicain. Enfin la lumière, le contraste en blanc et noir, l'impression de vivre dans une peinture ! Certains diront que la vénération de la lumière chez les Mexicains vient du passé arabe des colonisateurs. Mais la lumière était là avant les Espagnols !*

*Puis la Plaza, ce lieu à jamais gravé dans ma mémoire – pas seulement parce que j'y ai croisé Jean-Paul Damaggio – conserve son ambiance tellement latino-américaine : les autochtones d'ici sont tellement ceux de Cuernavaca ! Le miracle des arcades, comme celui de toutes les arcades qui remplissent le monde, et les vendeurs à la sauvette, tout me donne une joie à l'état pur. Dans le monde masculin des clochers et des minarets, la courbe des arcades – sans être générale – donne la touche féminine. D'un côté la cathédrale est symétrique, de l'autre la Plaza est tordue et ça me la rend encore plus sympathique.*

*Un dépliant déposé dans la chambre du motel nous signale une anomalie qui surprend notre esprit rationnel. A la fin du XIXème siècle, un charpentier a réalisé pour une chapelle, un escalier de trente trois marches en colimaçon, faisant deux tours complets (2 x 360°) sur lui-même sans aucun pilier central pour le soutenir ! Utilisé quotidiennement pendant plus de cent ans, il est toujours debout et défie les architectes qui ne comprennent pas comment il a été construit, ni comment il est demeuré en aussi bon état. Un "mystère" dit la publicité, qui attire plus de deux cent cinquante mille visiteurs chaque année. A le voir, on croit admirer un escalier classique en chêne, mais l'œil cherche vainement ce qui le fait tenir ! Son usage a dû cependant être modéré car il monte sur une galerie inutile. Chaque marche s'accroche peut-être à chaque marche... sans pilier de référence.*

*Sur la Plaza, nous attendons assis l'heure d'ouverture du Musée, là où finalement je n'entrerais pas car j'y croise le Français qui m'a incité à écrire et écrire encore.*

*Voilà pourquoi, seulement le lendemain, jeudi 6, en partant pour Durango, nous faisons étape à Bandelier, un hors d'œuvre en attendant Mesa Verde. Dans ce magnifique canyon les premières ruines des «pueblos» nous surprennent même si nous savions déjà que les Indiens des Amériques n'étaient pas tous avec plumes et bisons. Leurs maisons en adobe, leur rôle de cultivateurs de maïs, de coton ou d'haricots, les rapprochent des Indiens du Mexique. Nous profitons du petit musée au centre d'accueil des visiteurs, tout en constatant que nous manquons de temps, pour arpenter toute cette zone émouvante où, sur un rocher, il existe des pétroglyphes. Ce geste consistant à dessiner la vie sur des pierres est-il un signe d'humanité ? Une longue route nous attend jusqu'au Colorado, jusqu'en ce pays coloré d'autant que nous voulons passer par des routes montagneuses conseillées par le gardien de Bandelier. Dans cette région, les anglophones doivent être perdus, faute de bien comprendre le sens des dénominations. De Sacramento à Los Angeles, tout semble espagnol.*

*Tardive est l'entrée dans Durango. Nous hésitons entre deux motels mais finalement le Comfort Inn au tarif hors-saisons (48 dollars) nous pousse à passer deux nuits dans le luxe. Nous nous sentons plus près de notre destination !*

*Le lendemain, à l'entrée du parc de Mesa Verde, sur la Route 160, nous roulons un bon moment avant d'atteindre Montezuma Valley. A flanc de mesa, dans les anfractuosités, des constructions parfois de plusieurs étages où des murs témoignent d'une civilisation perdue avant même l'arrivée des Espagnols. Tout est sidérant. Même une tour ronde à Cliff Palace !*

*Voici les faits dans l'ordre. D'abord un musée qui reconstruit l'histoire des peuplements de la région, nous explique tout sur la faune et la flore, bref une mise en condition. Aucun monument ne peut à lui seul expliquer que l'héritage se faisait par les femmes et non par les hommes comme dans la majorité des sociétés. Ensuite il reste des questions.*

*Comment en une zone semi-aride, une telle civilisation a-t-elle pu prospérer ? Pourquoi a-t-elle disparu subitement ? Comment réussissait-elle à échanger avec les peuplades du Mexique ou de la côte du Pacifique ?*

*Les constructions sont en briques avec une porte sur le toit, les poteries sont une merveille, l'agriculture, une énigme, et la religion se déroulait dans des kivas dont l'une est encore authentique. La religion témoigne plus que de la religion d'un peuple. Déjà, construire le lieu (l'église), lui donner un sens, une orientation, c'est un choix social, une capacité architecturale. Ici les kivas, sans être des sépultures, étaient souterraines comme les tombes des Etrusques ou les dolmens. Un petit trou, sipapu, permettait au monde des esprits d'entrer dans le monde des vivants, une aération était prévue pour assurer une respiration, d'autant qu'il y avait un endroit pour le feu, une forme arrondie. Nous sommes loin des pyramides, et pourtant la civilisation est la même qu'à Teotihuacan, une des plus grandes villes du monde à l'époque, tandis qu'à Mesa Verde il n'existe que des villages qui s'entraident. Partout dans les civilisations la première raison de l'entraide s'appelle l'accès à l'eau. Dans cette zone aux faibles pluies, il s'agissait d'une question de survie, et des vestiges ont été trouvés montrant l'ingéniosité des populations.*

*Pendant notre repas dans la voiture, avec les sandwiches classiques aux USA, Encarnación me donne enfin son sentiment :*

*— Ce n'est pas un jour qu'il faudrait passer ici mais un mois !*

– L'organisation est si réussie, les informations si riches et les monuments si uniques !

– Succès touristique oblige, le lieu doit être invivable en été.

– Laisse l'été où il est et profite du moment. L'humanité me semble plus que jamais une grande marche vers le bonheur. Cette civilisation a disparu mais pas tout de cette civilisation. Petit à petit l'horizon de chacun devient l'horizon de beaucoup.

– Gregorio, petit à petit, l'horizon de quelques uns devient toujours plus vaste quand l'horizon de beaucoup se rétrécit ! Nous avons pu voyager mais combien sont-ils à pouvoir se cultiver ou vivre tout simplement ? Les inégalités se creusent voilà ce que je constate, car ceux qui ont plus, ont toujours plus et rendent plus minables ceux qui étaient déjà minables.

– En travaillant près des malades, tu sais bien que la mortalité infantile recule globalement.

– Et dans les prisons, les pauvres y sont toujours plus nombreux !

– Ne juge pas, avec nos vies comme seule unité de mesure. Devant le spectacle que nous traversons, pensons que hier, une civilisation dura mille ans pour passer des modestes fabricants de panier aux constructeurs de maisons...

– Demain, la catastrophe attend l'humanité toute entière. La globalisation du monde produit la globalisation de la catastrophe. La disparition des modestes pueblos deviendra la disparition de toute l'humanité.

– La disparition des pueblos me semble coïncider avec la disparition de l'immense peuple des Teotihuacan, et après le monde a continué.

– Nous allons continuer notre visite et rêver à nos propres logiques.

Encarnación se laisse impressionner par le catastrophisme ambiant, la réplique à un optimisme béat du XIX<sup>e</sup> siècle qui avait aussi ses catastrophes. L'histoire n'est pas linéaire, les échecs sont sources d'inventions novatrices. La bombe atomique est là, toute proche, mais plus aucun homme n'est capable d'appuyer sur le bouton. Oui, les essais nucléaires nord-américains se sont déroulés si près d'ici ! Optimistes et pessimistes feront toujours le monde.

Le retour à Durango avec la tête pleine d'images nouvelles fut un plaisir.

Le lendemain, au petit matin, départ pour Aztec Ruins un lieu du XII<sup>e</sup> siècle. Tout le long de la route, un paysage agricole que nous n'avions pas eu l'occasion de découvrir auparavant. En arrivant, nous visitons le lieu avant d'aller au motel de Farmington d'où nous partirons vers Albuquerque. Il se distingue par une immense kiva reconstituée. L'ensemble est un modèle réduit de Mesa Verde.

Au réveil, dans ce motel ordinaire, avant de quitter la ville, nous décidons avec Encarnación de passer par la bibliothèque située sur l'avenue de Farmington, au croisement avec la ruelle de Schofield. Elle pour y feuilleter le livre d'Anne, la fille de Tony Hillerman, et moi pour une vérification au sujet des dinosaures. De plus, en passant devant le lieu, pour aller au motel, nous avons admiré une architecture toute neuve, incitant à la visiter, avec en gros les lettres LIBRARY (lettres blanches sur fond ocre) et une entrée vitrée à côté de bâtiments bas comme les constructions de la région. L'œuvre, inaugurée en 2003, forme un étrange cercle, un admirable cercle aux couleurs des maisons du pays, un ocre tirant vers le rouge et l'intérieur, aussi rond que l'extérieur, respire l'intelligence avec un bureau d'accueil à la forme adaptée à l'endroit, une zone pour les enfants, une zone pour la lecture des nombreuses revues, et dans une pièce en long, deux rangées d'ordinateurs en face des murs.

Ouverte de 9 heures du matin à 9 heures du soir en ce lundi ordinaire, l'entrée est donc possible. Je me pose cette question : existe-t-il un livre en espagnol expliquant la première découverte ici, d'un dinosaure important ? Le reptile recherché, a reçu le nom d'*Anasazisaurus* pour signifier qu'il s'agit du reptile des Anasazi, les peuples autochtones de la zone dont Mesa Verde est un des vestiges de référence. Ce dinosaure a vécu voici environ soixante quatorze millions d'années dans la région où nous sommes. Jusqu'à présent, on n'a découvert qu'un seul crâne, ce qui empêche de bien le connaître (on l'imagine cependant long d'environ dix mètres !). Depuis 1993, date de la découverte et donc du nom donné par Adrian Hunt et Spencer Lucas, les recherches auraient-elles avancé ? Certains comme Jack Horner parlent d'un *Kritosaurus* ; d'autres contestent cette classification. Comme tous les enfants, Encarnación avait été fascinée par les dinosaures et le mystère de l'*anasazisaurus* renforce sa curiosité. Ne déduisez pas de cet étalage d'informations que nous sommes devenus savants en la matière ; non ! Cette coïncidence entre un nom de peuples amérindiens et un nom de dinosaures a toujours alimenté des rêves. D'autres retiennent tout du *Diplodocus* mais pour nous c'est l'*anasazisaurus*.

Dans l'impeccable bibliothèque, nous nous dirigeons vers les ordinateurs pour accéder aux catalogues et là, subitement, parmi la rangée des personnes les yeux fixés sur les écrans, une femme blonde emballe mon cœur à cent à l'heure. C'est elle, je n'ose y croire pourtant elle est là. Le sixième sens que nous avons tous, fait qu'elle se sent observée, lève la tête, et le doute disparaît, Muriel est là, seule devant nous. Qui a eu le premier geste amical ? Très vite je tombe dans ses bras, je lui présente ma compagne, et en évitant d'être bruyants, nous nous dirigeons vers un couloir tranquille.

— Mais comment est-ce possible ? demande Muriel.

— Après le séjour à Nueva York, on a voulu prendre un peu de vacances, répond Encarnación... car, de mon côté, je suis trop ému pour placer un mot.

— Sans nous téléphoner, sans rien dire, vous êtes venus ici...

— Nous voulions connaître cette région sans vous déranger, la coupe ma compagne, plus prompte que moi à la conversation.

— Gregorio, tu te tais ? dit-elle en usant spontanément le tutoiement.

— Je reprends ma respiration, j'ose si peu y croire ! Peut-être y a-t-il un distributeur d'eau quelque part ?

— Oui, suivez-moi. Mais dites, vous êtes là pour longtemps au moins ?

— Non, nous sommes sur le chemin du retour. Nous faisons juste un crochet d'une heure dans cette bibliothèque pour en savoir plus sur l'*anasazisaurus*. Demain matin, nous reprenons l'avion pour Nueva York et ensuite pour Barcelone.

— Vous n'avez même pas le temps de rencontrer Pepe ?

— C'est déjà si merveilleux de te rencontrer, Muriel ! dis-je après m'être désaltéré à un distributeur d'eau, classique dans le pays.

— Vous prenez l'avion à Albuquerque ?

— Exactement, demain mardi, à l'aéroport vers 13 h, précise Encarnación qui a toujours le planning du voyage en tête.

— Donc fonçons vite. Passons par Santa Fe où sont Josep, Madame Lissieux et Pepe. Pour éviter un trop grand choc, je leur téléphone de suite.

— Santa Fe, pour la deuxième fois ce nom sonne agréablement à mon oreille, mais téléphone d'abord et je t'explique ensuite, chère Muriel, dis-je, heureux.

Avec Encarnación, nous nous écartons un peu de la jeune femme qui prend son portable tout en nous faisant signe de sortir, elle doit d'abord indiquer à l'employée de la bibliothèque son départ.

Cinq minutes plus tard, animés par la même excitation, elle indique sa voiture dans le parking, nous lui désignons la nôtre et décidons de nous suivre. Ma femme me propose d'aller dans celle de Muriel pour échanger quelques informations pendant les quatre heures du voyage. J'hésite avant d'y consentir. Muriel lui donne un portable avec son numéro pour le cas où elle perdrait de vue notre voiture (elle en a un autre, professionnel). La route annoncée est simple à suivre : en partant par Broadway avenue, nous retrouverons ensuite Main Street puis direction la 371. Il suffira de surveiller le croisement avec la 7100 puis de prendre la 7010 toujours sur la gauche et ensuite la 550 jusqu'à la 165 qui nous conduira à la 25 déjà prise pour rejoindre Santa Fe.

*Les voitures démarrent.*

Dès la sortie de la ville, je commence par lui demander des renseignements sur les dinosaures et pendant tout un temps du trajet, la conversation roule sur le sujet, car Muriel est inépuisable quand elle parle de son métier. Elle a cessé de travailler pour le Musée de Nueva York afin de se consacrer à celui d'Albuquerque : New Mexico Museum of Natural History and Science. Ce musée a les meilleures collections des USA en matière de triassic dinosaurs avec des squelettes de *coelophysis*, des dents de *revultosaurus*, et des os d'*eucoelophysis*. Au Nouveau Mexique les plus vieux dinosaures de l'histoire y côtoient les plus récents. Pas étonnant si le *coelophysis*, est le fossile officiel de l'Etat, un fossile parmi les mieux préservés.

Je lui précise que nous y étions la semaine d'avant. Elle calcule pour savoir où elle était à ce moment-là. Non elle n'était pas dans le musée.

Puis, je l'interroge sur les nouvelles preuves apparues concernant des dinosaures ayant survécu longtemps après la disparition majeure des espèces, il y a soixante cinq millions d'années. Un peu comme si la fiction de Conan Doyle de 1912 rattrapait la réalité. L'analyse chimique d'os de dinosaures de la Arenisca de Ojo Álamo dans cette zone du Nouveau Mexique où nous sommes, montre qu'ils auraient survécu en ces lieux presque cinq cent mille années de plus ! (donc sans risque cependant de croiser les hommes !). Mais faut-il encore que ces os ne soient pas des os d'anciens dinosaures, arrivés au milieu des nouvelles roches bien des années après leur mort. Jim Fasset a étudié tant et plus, pour écarter toute erreur (comme la polarité magnétique des roches et le pollen qu'elles contiennent). Il s'agirait d'une poche de survivants qui viendrait compléter des faits plus connus comme la présence de crocodiles et d'oiseaux ayant perduré aux événements du Crétacé.

A un moment, n'y tenant plus, je lâche une question qui m'intrigue :

– Pourquoi tu vis seule ?

– Car comme Pepe je suis allergique à l'amour ? Tel père telle fille ? Je vais te résumer la question qui va compenser une certaine monotonie du paysage. Après quelques aventures amoureuses, au cours de l'été 1993, après cinq ans de vide sentimental, allongée au bord de la piscine municipale de Central Park à Nueva-York, je finissais *Sacred Clowns* le roman du moment, de Tony Hillerman. J'en étais au passage le plus crucial, pourtant, instinctivement, à un moment j'ai levé les yeux de mon livre juste à l'instant où il passait, et j'ai croisé son regard incomparable, la seule chose qu'à ce stade je connaissais de lui. Je l'ai ensuite observé un moment mais il resta presque tout le temps à nager en évitant tant bien que mal des jeunes qui faisaient les fous. Les piscines à Nueva York quand on n'est pas dans un grand hôtel, quand on ne cherche pas un lieu à trente dollars la journée, avec mille services disponibles, mais juste une piscine, ce n'est pas de la tarte, et pourtant en plein mois de juillet, l'envie d'un plongeon n'est pas du luxe. Avec ma mère, celle de Central

*Park, gratuite, était notre lieu de référence car la plus proche. En y allant vers 18 h 30, il y a moins de monde et on peut profiter des dernières trente minutes sans subir une bonne demi-heure d'attente avant d'entrer ! La verdure de Central Park ne pénètre pas dans la piscine où, pour se reposer, il faut s'installer sur des gradins en ciment. Le seul bassin est rond, rond car l'hiver il devient une patinoire. On entre par le côté ouest, si on a les outils appropriés : attention à ne pas oublier le cadenas pour fermer la case de son vestiaire. Aller dans le Queens, à Astoria Park Pool c'est plus luxueux mais quel détour pour y arriver. Une vraie expédition ! Bref, je ne sais si l'homme a eu la même sensation que moi mais, pour ma part, j'ai abandonné Hillerman pour suivre des yeux sa façon de nager la brasse coulée. Le crawl uniformise les comportements sur l'eau, tandis que la brasse coulée révèle toute une personnalité. Pourquoi ? Le crawl semble une extension voire un allongement du geste naturel de tout nageur, inversement, la brasse, méthode plus sophistiquée (des pédagogues français se faisant en conséquence un plaisir de la privilégier au nom peut-être de la gloire des grenouilles) révèle mieux le mode de respiration de chacun, surtout quand elle est coulée. Ainsi, des personnes arrivent à faire deux brasses avant de reprendre la respiration, d'autres tout au contraire ne font que de petits gestes pour inspirer toutes les secondes et on voit la tête sortir par brusques saccades hors de l'eau. Lui, faisait preuve d'une élégance exemplaire en trois domaines : la régularité, la détermination et la tendresse aussi. Régularité qui virait peut-être à l'application scolaire. Détermination qui, sans broncher, lui a fait tenir son rythme trente minutes. Tendresse dans sa manière de rentrer la tête dans l'eau. Au-delà de la tenue sur l'eau, la manière de respirer classe une personne, aussi bien par le débit vocal, la silhouette que le port de tête etc... Le flambeur par exemple met son torse en avant pour rouler des épaules. En réalité, il se tient ainsi pour pouvoir user pleinement de sa cage thoracique et faire impression à tout moment. Inversement le timide se voûte, et comprime ses poumons par les épaules rentrées et un abdomen généralement doté de faibles pectoraux.*

*— Un coup de foudre ?*

*— Non, je ne crois pas au coup de foudre mais je sais que, suite à cette rencontre pourtant éphémère, la silhouette de cet homme m'est devenue familière. Aussi sans penser le moins du monde à lui, il m'est arrivé de le découvrir au milieu des lecteurs de la bibliothèque de la ville ! Naturellement, tout ceci n'aurait rien d'extraordinaire s'il s'agissait d'une connaissance proche mais, je ne pouvais épeler pas même son nom. Encore moins son prénom ! A la piscine, quelqu'un aurait pu l'appeler et op ! au vol je saisisais l'information, mais personne ne l'appelait !*

*— Une sensation étrange ?*

*— Un an après, presque jour pour jour, sans jamais avoir entendu le son de sa voix, je l'ai pourtant reconnu quand, par surprise, il s'approcha de moi pour me dire : « Est-ce que ça vous dérange si je m'installe ici, près de vous, il y a si peu de place ! » et ma réponse fusa aussitôt : « A condition que vos yeux ne se plongent pas dans les miens sinon je perds mon sang froid ! » La réponse avait fusé d'autant plus vite, que, d'aussi loin que je me souviens, je n'avais croisé ce regard qu'une fois ! Il sembla interloqué mais avec flegme, il posa sa serviette, et partit nager.*

*— La réponse fusa aussitôt pour quelles suites ou conséquences ?*

*— Plus tard, Howard me raconta la suite que je te résume. Pour marquer son propre rythme de nageur, il avait décidé, pour cette fois, de se rabattre sur une chanson de Jacques Brel qu'il avait apprise, à quelques jours près, vingt-quatre ans avant, au cours d'un long séjour en France pour y devenir pompier. Mentalement il reprenait: Ne me quitte pas (inspiration), tout peut s'oublier (inspiration), oublier le temps (inspiration), des malentendus (inspiration) ... Il allongeait un peu la fin des*

dernières syllabes pour ajuster le rythme de la chanson à sa lenteur physique. Ne me quitte paaaas, tout peut s'oublieer .... Cette chanson portait en elle-même un paradoxe qu'il adorait : alors qu'elle affirme que tout peut s'oublier, d'un tour de disque, elle s'imprègne à jamais dans les mémoires... et impossible de l'oublier ! Bref, cinq ou six brasses lui suffirent pour appartenir pleinement au monde sous-marin. Là, loin de tout, il pouvait se souvenir sans broncher qu'un an avant, il avait saisi son tendre regard. Quelle nouvelle secousse au moment des présentes retrouvailles ! Secousse que les battements de son cœur avaient répercuté jusqu'au bout de ses orteils ! Que pouvait-elle faire de son côté, maintenant ? Sur le bord de la piscine, elle avait dû reprendre sa lecture. Lui, aidé par sa chanson, restait plus sous-marin que jamais. Il avait plusieurs raisons de s'en remémorer parfaitement les paroles. Gamin, il l'avait apprise le soir de la finale Brésil-Italie de 1970 et un match analogue se rejouait le soir même ! Tout en nageant, il se souvint que l'année précédente, cette dame lisait Sacred Clowns, à cette même place, un roman d'où il avait retenu cette phrase au moment crucial quand l'agent Chee avait fait le bonheur de Janet : « Une terrible sécheresse. Les plantations mortes, les moutons qui se meurent. Les sources à sec. Pas d'eau. Les Hopis, ou les chrétiens, ou peut-être les musulmans, prient pour avoir de la pluie. Le Navajo fait exécuter la cérémonie qui convient pour retrouver son harmonie avec la sécheresse. Tu vois ce que je veux dire. » Il pouvait aussi se la répéter au rythme de ses brasses. Comme toute phrase, elle était devenue un plaisir uniquement à la suite de bien d'autres, en symbolisant tout d'un coup une culture à ne confondre avec aucune autre.

— Donc tu l'as bien connu ?

— Pas si vite. Je me suis dit en cet été 1994, et je sais maintenant que c'était le 17 juillet : « En vertu de quelle répétition cette nouvelle rencontre ? » Une brasse suit une brasse, pourtant, peut-être l'espace d'un instant, telle brasse n'a plus rien à voir avec celle d'avant ni avec celle d'après. Parfois, l'espace d'un instant, un jour n'a plus rien à voir avec celui d'avant ni avec celui d'après. La répétition se présente le plus souvent sous l'angle de la prison s'il s'agit de la répétition de l'habitude. Les exceptions adorables se répètent suivant les incertitudes du hasard, il s'agit de la répétition de l'anti-routine. Revenons à la nage. Que préciser de la vraie différence entre le crawl et la brasse ? Et si on opposait le continu de l'un (le masculin) aux fragmentations de l'autre (le féminin) ? Dans un cas, le nageur glisse sur l'eau comme une barque qui avance, poussée par un moteur silencieux. Dans l'autre il surgit puis plonge et répète ce rythme à deux temps. Voilà que de cette fragmentation aux ruptures, des ruptures aux cultures, c'était toute une trajectoire que je suivais depuis longtemps, pour tenter la créa(c)tion d'une vie entre Un homme et Une femme.

— Mais qu'as-tu fait pour cette création ?

— J'ai écrit un petit papier comme à l'école. Aussi quand il refit surface, pour reprendre une respiration plus calme, il s'accrocha au bord, puis jeta un coup d'œil vers sa serviette, et surtout vers celle de sa voisine. Elle avait disparu ce qui ne pouvait l'étonner puisque c'était l'heure de la fermeture et elle avait voulu éviter la ruée vers les vestiaires. Donc, je pouvais l'observer de derrière le grillage de la piscine. Il regagna sa place, reprit sa serviette. Il trouva le petit papier soigneusement plié que j'avais glissé dessous. J'ai cru que son premier réflexe lui en ferait reporter la lecture à plus tard, dans un lieu plus secret, et à tête reposée. Mais deux secondes après, n'y tenant plus, il le déplia et lut : "J'aurais voulu pouvoir me souvenir de mon nom, de mon prénom et de mon adresse pour vous les confier, malheureusement j'ai un trou de mémoire. Cela tient sans nul doute à l'amour lui-même dont la raison d'être ne peut s'appeler qu'intermittence."

– Tu es aussi compliquée que Pepe !

– Puisque je t’ai dit qu’il s’appelait Howard c’est qu’il a fini par me retrouver... sans mal : je l’ai attendu sur un banc proche de la sortie de la piscine. Le destin ? m’a-t-il questionné. Le hasard ? ai-je ajouté. Hier, voici vingt-quatre ans, un amour de perdu, ma mère, et aujourd’hui un rêve réalisé murmura Howard qui me rappela que Roberto Baggio venait de rater le but de sa vie dans le stade comble de Pasadena à Los Angeles, faisant du Brésil le champion du monde de soccer, comme en 1970 cette équipe avait gagné la finale aussi contre l’Italie. Nous nous sommes aimés ; ma mère a perdu la vie en volant au secours d’enfants prisonniers d’une maison en flammes. Alors j’ai décidé pour toujours de l’imiter, de devenir pompier et de faire une croix sur l’amour.

– Le regard complice, le coup de foudre tenait à ce même refus, celui de l’amour !

– Il l’a compris lui aussi à la fin de notre discussion et chacun a repris sa route, lui avec les pompiers et moi avec les dinosaures.

*J’ai senti que le moment était venu de lâcher l’autre question qui me hantait :*

– Pepe, comment va Pepe ?

– Il a retrouvé une fille qui a trouvé son père. Quoi de plus beau ?

– Oui, pour quelqu’un doué d’esprit de famille, mais Pepe ?

– Oh ! Gregorio ! Il a dû te l’expliquer : en prison on est quelqu’un d’autre sans savoir qui...

– Même avant la prison, à lire les portraits sortis de l’imagination de Manuel...

– Manuel était très famille, très communion des saints ; comme, en même temps, il était un individu à part, en rupture –solitaire et solidaire -, en marge et au large, il a retenu de Pepe, son contraire, que jamais il n’accosterait sur une île paradisiaque. La vie ne lui en donnerait pas l’occasion. Et Manuel s’est trompé !

– Mais la Barcelone authentique ne lui manque pas ?

– Tu as raison, c’était un problème au départ, une crainte, mais on a la chance ici de pouvoir parler espagnol partout, alors, déjà ça rassure, et puis la Barcelone de sa jeunesse, sa Barcelone à lui, n’existe plus, tu le sais. Il a aimé la prison Modelo de 2006, parce qu’il vivait comme pendant les années 60, sans la télé !

– Muriel, dis-le franchement, les griffes du Monte Peregrino, c’est fini ?

– La crise est passée par là.

– Et l’assassinat de Kennedy ne peut pas lui causer des ennuis ?

– Tout le monde sait à présent que son implication était une mauvaise farce. Quand, au début des années 60, Pepe a fui vers les USA, il a dû remplir dans l’avion, comme tous les passagers, un questionnaire où il a répondu qu’il avait été membre du parti communiste. Au passage de la douane, il a été envoyé vers le service de l’immigration. Des hommes très peu clown, lui ont demandé s’il voulait servir la CIA car il n’y a rien de mieux qu’un marxiste pour combattre les marxistes. Il a accepté à condition de ne pas avoir à trahir, et donc on l’a mis au service de protection des personnalités. Puis, le rapprochement entre les dirigeants de la Chine et des USA, l’a mis dans une rage folle, donc il a demandé à pouvoir cesser toute collaboration. Vu ses fonctions il y a été autorisé, à condition de rentrer en Espagne. La CIA savait très bien que le livre le dénonçant n’était qu’un mauvais coup pour le déconsidérer !

– Un mauvais coup de son frère Manuel donc ?

– Pas forcément car ce livre ressemble plus à un défi littéraire que Manuel a été obligé de relever pour entrer dans le monde des écrivains, qu’à un texte sincère. Manuel a peut-être été, dès ce moment là, manipulé, pour neutraliser ainsi un ancien de la CIA ! Manuel n’aurait-il pas été un leurre toute sa vie ?

– Bref, tout va bien pour Pepe. Mais toi, ton seul amour a été les dinosaures ?

*Je ne souhaitais pas me montrer indiscret par ma question et je pense que Muriel l'a compris. Son temps d'hésitation pour répondre a été assez bref :*

*— J'avais cinq ans, ma mère a été obligée de m'amener à son travail car, exceptionnellement elle n'avait personne pour me garder et j'ai compris à quoi elle usait son temps : à garder des dinosaures qu'elle croyait morts ! J'ai compris tout de suite que les squelettes immobiles n'étaient pas la preuve de leur disparition. Il n'y avait pas à ce moment là les reconstitutions actuelles mais mon imagination a fait beaucoup mieux. Tu veux savoir pourquoi tous les enfants du monde adorent les dinosaures ?*

*— Je n'ai jamais pensé à me poser le pourquoi de ce fait avéré...*

*— Ils se savent fragiles comme ces immenses bêtes qui ont sombré malgré, ou même à cause de leur gigantisme. J'avais cinq ans, j'ai dû rester une journée avec les dinosaures et leur mystère m'a renvoyé à mon propre mystère. Je n'avais pas de père, je n'avais pas de pays, je n'avais rien que mes petits yeux et, en face, des squelettes n'avaient pas d'histoire, n'avaient pas eu d'héritiers, et je les ai aimés ! Tu n'es pas le premier à t'étonner de me voir sans personne à mon bras d'autant que mon physique a fait chavirer plus d'un homme ! Les dinosaures sont parmi nous et je les vois mieux que les gens ordinaires ; je les épie ; je les surveille ; et ils finissent par m'emporter ! A chaque étape de ma vie, ils m'ont apporté plus de réconfort que quiconque !*

*— Pourquoi alors retrouver ton père ?*

*— Je ne sais pas, franchement, je ne sais pas. Pour combler le vide laissé par la mort de ma mère ? Comme un challenge ? Parce que j'avais du mal à l'imaginer mort dans une prison ? Je cherche mille hypothèses et aucune n'emporte ma conviction...*

*— Je penche pour le vide à combler, mais ta mère aurait-elle eu envie de célébrer ce type de retrouvailles ?*

*— Au fil des ans, nous sommes devenues les deux doigts d'une même main. Cependant nous ne nous disions pas grand-chose. Elle me croyait trop savante pour me parler, et puis elle avait perdu ses rêves de jeunesse et je craignais de remuer le couteau dans la plaie en lui reparlant de Pepe. Qui peut imaginer aujourd'hui la marque indélébile laissée par l'URSS dans des tas de consciences ? Nous avons tous une fissure dans le cœur. Pour des raisons sentimentales, familiales, culturelles, sociales, historiques. Une fissure définitive que l'on se cache ou que l'on exhibe suivant le caractère. Puis quarante ans après, c'est trop tard, nous sommes tous blindés pour une simple raison : nous savons qu'il nous reste peu de temps à vivre avec cette douleur ! Chez ma mère, Prague en 68 l'a cassée en deux et elle s'est mise à vouloir corriger son passé.*

*— Mentionner le sigle URSS est-ce revenir à un temps d'avant les dinosaures ?*

*— Sauf que j'insiste, le présent des dinosaures m'habite plus que leur passé !*

*— Je n'ai pas encore compris cette histoire de présent...*

*— J'ai attendu l'âge de douze ans pour le comprendre, quand ma mère m'a acheté au supermarché en 1974 le Webster's Dictionary à deux dollars cinquante et à la couverture couleur de bluejeans, ornée de pointillés rouges comme pour dessiner une poche. J'ai lu : « dinosaur any of an order of extinct (Mesozoic) reptiles from two to eighty feet long, (Gr. Deinos, terrible, and sauros, lizart) »*

*— Une espèce éteinte, voilà la caractéristique...*

*— La caractéristique c'est que tous les hommes de la planète les appellent des « reptiles terribles », à cause de Richard Owen le paléontologue, le premier à les nommer, et ce sont les paléontologues qui les rendent vivants, qui font que chaque jour, quelque chose de nouveau apparaît au sujet de tels animaux*

- Terribles...
- Justement, pourquoi, terribles ? Pourquoi attribuer des caractères humains aux animaux ?
- Mais si tu aimes les dinosaures...
- Je les aime pour ce qu'ils sont, des squelettes qui s'animent grâce à la main de l'homme, grâce à son savoir...
- Donc ce ne sont pas les dinosaures que tu aimes mais les paléontologues...
- C'est un peu vrai pour le premier d'entre eux, Richard Owen né en 1804 et mort en 1892 – ne pas confondre avec Robert Owen -, mais ils ne sont rien par rapport à leurs découvertes ! J'ai été l'élève d'Edwin Harris Colbert, né en 1905, mort en 2001, un paléontologue des vertébrés américains qui a fini sa carrière au musée de Flagstaff. J'aurais pu me marier avec un de ses cinq fils suite à un stage fait avec lui en Arizona et je serais devenue Muriel Colbert...
- Et toi, as-tu ajouté tes découvertes à celles existantes ?
- Bien sûr, et à chaque fois j'ai eu la sensation de faire l'amour avec l'univers tout entier ! Je connais peu le plaisir sexuel qui subitement nous traverse au plus profond de nous. Découvrir un os me permet d'accéder à ce frisson indispensable à la puissance dix. Mais toi, ton amour ?

Subitement, nous regardons dans le rétroviseur que nous avons délaissé, pris par notre conversation, et la voiture de ma femme n'y est plus. Muriel a aussitôt attrapé son téléphone portable qui était éteint. Les messages étaient nombreux : Encarnación était tombée en panne d'essence et disait sa colère de ne pas avoir de réponse. Je lui téléphone rapidement, elle répond, je laisse passer sa rage, puis je la rassure, ça fait seulement quinze minutes qu'ils se sont perdus de vue. Elle est garée face à l'entrée de l'Indian Service Road 74 et nous arrivons à Bernadillo avec justement à droite une station essence. Tout va rentrer dans l'ordre, avec un peu de patience et un jerricane ! Et tout est rentré dans l'ordre.

La couleur terre de Santa Fe apparaît devant nous à un peu plus de deux mille mètres d'altitude, en cette fin de journée où, du jaune pâle aux rouges inévitables, un spectacle se joue sur les murs d'adobe. Je lui dis toute mon admiration pour cette ville, pour tout ce qui fait cette ville, pour l'enchantement du site, pour la couleur de la terre. Peut-on vivre indifférent face à une montagne qui s'appelle Sangre de Cristo, dans une ville, Santa Fe ? Est-ce la géographie qui a incité les premiers colons à se référer aux mythes pour nommer les lieux ? Plus on monte insensiblement vers la ville et plus on voit surtout les montagnes ! Quand elle est lasse des lieux et de leur majesté, de cette ville si contraire à Nueva York, Muriel part une nouvelle fois à la rencontre d'Acoma. Sur un espace plutôt plat, la route passe juste à côté d'un cylindre s'élevant, massif, dans une zone entourée par la verdure d'arbustes surprenants. Ce lieu, du nom d'une tribu indienne étrange car exogame - ils étaient des agriculteurs et des artisans - pourrait être une mesa si l'ensemble était plus vaste, avec une cheminée ou un tuyau d'orgues. Disons qu'Acoma est une table ronde aux bordures striées, construite pour dix dinosaures célébrant un repas de roi, une table fabriquée par le vent, la pluie, la neige, la glace, la foudre et la géologie. Un endroit pour se sentir tout petit, microscopique même.

Santa Fe est là. Après le Sant Francis Drive, nous retrouvons sur Cerillos, le Motel 6, puis nous continuons par el Paseo Peralta jusqu'à Canyon road où nous prenons à droite pour passer devant un bar-maison de la presse que nous avons utilisé deux fois. Juste un peu plus loin Muriel entre dans son garage ; Encarnación, trouve une place dans la rue, impatiente de nous rejoindre. Déjà nous entrons dans une maison

dont Muriel ne nous dit rien des occupants. Est-ce la sienne, celle de Pepe, celle de Josep, leur maison à tous ? Le vaste porche d'une hacienda en ville, une autre porte, après un patio avec des galeries largement habitées par des fleurs. Des retrouvailles inimaginables un jour avant le retour. Tous attendent autour de photos d'histoire. Après, les embrassades...

— Oui, Pepe, c'est moi, c'est nous, c'est tous ensemble, c'est incroyable.

— Gregorio, me dit Pepe, tu ne seras plus jamais le même, et ta compagne que je rencontre avec émotion ne sera plus la même, et aucun de nous ne se sera plus le même.

— Vous confirmez, le coupe Josep en s'adressant à moi et à Encarnación, ce que Muriel nous a dit au téléphone, que vous passiez ici sans vous arrêter, que l'avion vous attend dès demain à Albuquerque ?

— Nous sommes déjà passé ici il y a une semaine, puis à Bandelier National Monument, Aztec Ruins et surtout Mesa Verde... indique Gregorio.

— Nous ne voulions pas déranger, ajoute Encarnación. Nous voulions seulement percevoir le monde où Pepe allait vivre. Nous ne sommes pas financièrement en état de décider nous-mêmes de notre emploi du temps.

— Ecoutez, tout est prêt pour un repas dignement mexicain, lance Pepe, mangeons de la vie, ce qu'elle nous offre, et en même temps nous continuerons notre conversation.

— Pour la beauté, l'instant compte plus que la durée, car souvent la durée tue la force de l'instant, philosophe Madame Lissieux qui tient à participer à la conversation. En prétendant que la seule connaissance historique digne de ce nom c'était l'histoire sur le long terme, et non celle des dates, les Oligarques ont voulu tuer le sens de la révolution. Vivons donc ce coup de foudre pour le plaisir de nos sens enthousiastes.

Pepe n'est plus le même. Il ne savait pas qu'on pouvait arriver à bon port et pourtant le voilà à bon port. Les deux maisons sont si grandes que chacun est chez lui et tous sont ensemble. Josep et Madame Lissieux retiennent que faute d'être sur Mars, ils vivent avec le désert des planètes impossibles, et au pays des OVNI. Ouarzazate aurait beaucoup à apprendre de ces plaines et canyons où l'homme devient à chaque instant, géologique. Personne ne prétend que cette demeure est un abri, un repli, une fuite car, pas très loin, eurent lieu les essais nucléaires US, signe majeur de modernité ! Ils tiennent donc le Sahara à portée de la main et Pepe en déduit :

— J'ai acheté les livres d'Edward Abbey, pour ne plus avoir à en brûler !

— Encore une énigme Pepe, encore une pour le petit gardien de prison inculte...

— Avec Internet, que j'ai découvert ici, toutes les énigmes meurent plus vite que leur ombre. Gregorio, tu sais te servir d'Internet et, mieux que moi ! Tu tapes Edward Abbey et tu sauras tout sur le survivant que je reste.

Je comprends, j'ai la chance de mon âge qui me laisse tant d'années à apprendre, tandis que Pepe n'a plus le temps de parler, car vivre à Santa Fe ou ailleurs ne change rien à un problème : la mort le rattrape un peu plus chaque matin, et tant mieux si c'est dans le soleil.

Nous avons parlé de tout, et en soi, c'est un monde possible, ou en soi, c'est un autre livre. Mais, non seulement la vie ne laisse pas le temps de lire, elle laisse peu de temps pour écrire.

*Avant d'aller au lit nous faisons nos adieux, car le lendemain, sur la pointe des pieds nous quitterons la maison pour rejoindre notre voiture, notre avion, Nueva York, notre Barcelone, notre appartement et le tempo du travail qui nous attend.*

*Mais le lendemain, Pepe est debout pour nous accompagner, avec sa fille, jusqu'à l'aéroport d'Albuquerque. Après la route et l'enregistrement des bagages, nous avons quelques minutes avant de passer la douane. Je dis à Pepe :*

*— Peux-tu nous raconter une dernière histoire, un dernier secret, une dernière surprise ?*

*— Pour se souvenir de notre amitié ou pour que notre amitié se souvienne de nous, pour que le passé puisse être encore devant nous, je vais vous parler de Dardé. Pour que la répétition soit à la fois inévitable et en même temps une invention.*

*— L'histoire comme une spirale ou encore l'ironie de l'histoire... ai-je glissé...*

*— Quand je suis revenu en Espagne après mon expérience aux USA j'ai décidé d'éviter, un temps, Barcelone et toutes les trépidations de la grande ville. J'avais pu obtenir de faux papiers où je me prénommait José avec comme nom Dardé mais José Wilcox Dardé pour garder une trace made in USA et j'ai trouvé dans un village une maison à louer, à l'écart du centre, dans le nord de la Catalogne, pas loin de la frontière française. Je n'entrais dans aucune des cases établies à l'époque : ni immigré venu du sud, ni vacancier venu de Barcelone, ni autochtone sûr, bref, un étranger qui suscita aussitôt la curiosité. Les hypothèses ont succédé aux hypothèses et les rumeurs aux rumeurs. Même le whisky que je buvais au bar pour apaiser ma solitude prêtait à confusion. Ni le curé, ni le sergent de la garde civile, ni l'instituteur, ni le maire ne pouvaient imaginer qu'eux étaient sujets de ma propre curiosité. Aussi je me rendais de plus en plus bizarre pour mieux étudier jusqu'où irait leurs inquiétudes. En effet, j'avais mis au point des bruits étranges, complétés la nuit par des manipulations lumineuses de toutes les couleurs, au point où tous les habitants en furent déstabilisés. D'autant que le garde civil avait interrogé les autorités qui lui avaient confirmé que je venais des USA avec tout le mythe que cela sous-tend. Je l'ai compris le jour où au bar l'instituteur me questionna sur la vie aux USA. Pour résumer, une histoire sans intérêt jusqu'au moment où, au cours d'une visite à Barcelone j'en ai parlé à mon frère. Il fut enthousiasmé par mon récit et décida de le raconter en l'enjolivant... et en se donnant le beau rôle ! Il me fit un peu plus vieux que je n'étais et lui, se faisant étudiant, il est devenu plus jeune qu'il n'était. Déjà obsédé par le tournant du millénaire, il jugea utile de célébrer ce moment sous la forme d'un souvenir qu'il aurait écrit le 18 juillet 1999, alors qu'il y avait mis un point final le 18 juillet 1965 ! C'était son premier roman et il avait déjà distribué nos rôles, pour la vie ! Il se permettait même de raconter nos vies comme un souvenir ! Si moi, j'avais pris des risques dans la vie réelle, déjà il n'en prenait que dans l'usage des mots ! Il considérait que mon statut d'étranger hors-norme dans un village ordinaire créait entre l'ordre établi et moi-même une impossibilité de communiquer. Ainsi il se donnait une fonction : lui incapable par profession, il ferait dans la communication et moi dans l'élucidation des mystères quotidiens et non divins.*

*— Déjà ton frère pouvait lire jusqu'à la tombée de la nuit, et en hiver voyager vers le Sud, tandis que toi tu pouvais, en hiver, attendre la tombée de la nuit, pour rêver d'un Sud que tu ne lirais jamais, pour cause d'emploi du temps trop rempli ! A Santa Fe, existe-t-il encore un Sud possible capable de remplir ton emploi du temps ?*

*— Je vais y réfléchir.*

*— Et nous, nous devons te quitter en te promettant de nous souvenir de Dardé.*

\*

*A Barcelone, Pascual n'a prêté aucune attention à notre retour. J'ai fait mon rapport au directeur qui, peut-être, en a transmis un résumé au policier ainsi rassuré. La vie a repris, très ordinaire, jusqu'à ce jour du 8 octobre 2010, quand le téléphone a sonné, nous ramenant ainsi à la réalité.*

## Dimanche 21 et lundi 22 novembre 2010

Hier, Carlina et Josep, un verre d'eau froide à la main, ont écouté avec émotion le récit de la première fin de Pepe, sa fin barcelonaise. Tant de souvenirs se croisaient en leurs mémoires. Tant d'espoirs, d'affrontements à la réalité, tant de paysages et de nuages. « Tuer, la condition de sa survie ! » murmure sans fin Josep. Et Carlina, présentée en quasi membre du *Mont Pèlerin* !

De retour à l'hôtel, nous avons eu droit à l'immanquable enveloppe bleue remise par le gardien : « Bon retour en Espagne. Bonne fin du voyage. Ce n'est pas une fuite, c'est juste l'heure dite. »

Très tôt, en ce dimanche 21 novembre nous nous rendons, toujours le même trio, au rendez-vous avec Daniel Ortega, chez lui. L'homme, plutôt jeune, nous reçoit avec un grand sourire. Il a préparé le café et quelques gâteaux installés sur une table de son patio. L'air matinal est merveilleusement doux et le perroquet dans sa cage nous interpelle « *Dios es el cristo* ». Après les présentations, Daniel indique qu'il n'a croisé Pepe qu'une fois, le 8 octobre, et il est heureux de mieux découvrir son projet et d'apprendre que d'autres veulent le continuer. Comment résumer leur entretien, sur lequel Pepe n'a pu écrire une seule ligne ? Daniel Ortega, enseignant formé à l'Université Autonome du Yucatán à la fin des années 80, y a croisé le *Yunque*. Après quatre mois dans cette organisation, il l'a abandonnée par refus d'une fin justifiant n'importe quel moyen. A la question : comment a-t-il pu échapper au cri de ralliement "¡Dios, patria, Yunque!" ? il préfère répondre à côté. On ne quitte pas le *Yunque* sans drame !

Avant tout, il tient à cette question : « D'où venait ce vieux monsieur pour être aussi passionné par la vie ? » A l'explication qu'il avait survécu à Barcelone, où il était né trois ans avant l'arrivée des franquistes, dont son père était un adversaire, le regard de Daniel s'est éclairé : « Je ne souhaite cette épreuve à personne ! »

Ni Josep, ni Encarnación, ni moi-même n'étions sûrs que l'épreuve personnelle de Pepe ait été à la source de son combat contre les extrêmes-droites du monde. La mort de Machado à Collioure lui était restée en travers de la gorge comme le suicide de Walter Benjamin juste à côté, à Port Bou. Mais laissons aujourd'hui, de tels souvenirs !

– Daniel, que cherchait Pepe, concrètement, en frappant à votre porte ?

– Pepe s'était renseigné. En mai 2008, après la lecture du livre du journaliste Alvaro Delgado, Edmundo Augusto Alzina Campos a dénoncé, comme membre actif du *Yunque*, le gouverneur du Yucatán de 2001, victorieux avec y compris l'appui de la gauche désireuse de s'unir avec lui pour battre le PRI. Ce membre du PAN, Patricio Patrón Laviada, aurait-il été seulement la partie visible d'une action ancienne du groupe d'extrême-droite ? J'ai expliqué à Pepe que cet homme était seulement un soutien du *Yunque* et non un membre. Ce que dit l'article de référence !

– Le PAN est puissant au Yucatán et les découvertes de 2003, unissant des franges de ce parti et le *Yunque*, qui s'est évertué à l'infiltrer, devaient avoir aussi des conséquences à Mérida....

– Oui, me répond Daniel, l'organisation a trouvé un terrain favorable dans la ville de Mérida, l'une des premières grandes villes dirigées par le PAN dès le début des années 90 grâce à la maire d'alors, Ana Rosa Payán Cervera.

- Le seul souci de Pepe était de s’informer ?
- Il m’a dit : je cherche, pour les combattre, les idées capables de décerveler tous les habitants. Le cas de Patricio Patrón Laviada ne l’intéressait que si j’étais capable de lui parler de son âme ! Sauf qu’au Mexique comme partout dans le monde (et peut-être plus qu’ailleurs), la politique est une affaire de tueurs, la politique ne supporte pas le sentiment, la politique rend insensible au sort des autres quand seule la carrière prime. Je n’avais rien à divulguer sur l’âme de quiconque !
- Et le *Yunque* est une machine à produire des carrières.
- Pas seulement. Plutôt qu’un club d’arrivistes ou d’opportunistes, il veut remettre Dieu au cœur des affaires du pays. Pourquoi Dieu ? Pour ainsi en finir avec tous les malheurs du monde ! Contre les simples arrivistes vivants au gré du vent, les membres du *Yunque* se tiennent à une direction, et sont donc plus solides, plus fermes et plus efficaces. Comme les Narcos qui de brigands sont devenus des politiques : moins qu’un Crime organisé, ils sont une féodalité organisée ! Ils veulent le pouvoir !
- Daniel, avez-vous senti Pepe fébrile ?
- «Fébrile» ? Dans quel sens ? En m’écoutant il hochait la tête, je le sentais prêt à crier «Euréka», et maintenant que je sais qu’il a connu le franquisme, je comprends mieux : mon tableau du réel lui rappelait bien des choses ... Le cas d’Ana Rosa Payán toujours prête au combat lui a semblé emblématique. Qu’en 1990, à la mairie de Mérida, le PAN se soit imposé par une femme n’est pas anecdotique. Devenue ensuite députée à Mexico, sénatrice, elle a animé la campagne de Luis Felipe Bravo Mena à la présidence nationale du PAN en 1999. Enthousiasmée par Manuel Espino, elle obtiendra aussi la direction du parti. Actuellement, nous savons que Lui set Manuel sont deux membres bien connus du *Yunque* ! La participation d’Ana Rosa à la vie nationale fait qu’en 2006, le président Vicente Fox, l’a nommée comme la représentante du pouvoir central au District fédéral, à la place d’Ana Teresa Aranda (membre éminente du *Yunque*), fonction qu’elle a abandonnée pour tenter de gagner le poste de gouverneuse du Yucatán. Mais là, la guerre interne au PAN lui a préféré comme candidat Xavier Abreu Sierra soutenu sans doute par Patricio Patrón Laviada. « Entre gens sans âme comment se règle les différents ? Voilà une belle question pour mon étude ! » me déclare Pepe.
- Si on va au bout de cette logique nous arrivons à la formule connue : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens », indique Josep en souvenir de son passage en pays cathare avec Carlina.
- Quelque soit le Dieu, ajoute Daniel, s’il règle les affaires publiques, s’il est seulement le prétexte pour masquer les affaires publiques, alors la barbarie est au rendez-vous, et c’est elle, cette idée de barbarie, qui habitait tellement Pepe qu’il semblait succomber sous le poids de cette énormité ! Le président fondateur du *Yunque* a été éliminé sans inquiétudes pour les coupables ! Une barbarie savante car, comme je le lui avais expliqué, le *Yunque* s’installe par les écoles ! Par les universités, d’abord celles privées, puis les publiques. Après les universités, ç’a été le tour des écoles technologiques ! Pepe me répétait : « La culture pour mieux décerveler tous les cerveaux, voilà le paradoxe des temps futurs. La barbarie a eu ses lettres de noblesse quand des nobles éduqués usaient du droit de cuissage. Comment nous inculquer que toute vie est impossible ? Le *Yunque* va devoir se recycler ou peut-être l’a-t-il déjà fait : sans alliance avec la barbarie mafieuse des Narcos, sa barbarie savante va sombrer ! Dans les deux cas, nous sombrons tous avec ! »
- Pepe avait le moral à zéro ?
- Oui, aussi je l’ai rassuré. Je l’ai même interrogé, je m’en souviens parfaitement. Au Mexique justement, ici même à Valladolid, n’a-t-il pas croisé des hommes debout,

des résistants, des êtres de chair et de sang, des cerveaux créateurs ? Il m'a cité bien des personnes qu'il a croisé : celui qui apprend le français, celui qui vend ses chapeaux, celui qui cuisine à la *cantina* près de chez lui, la pharmacienne avec qui il s'arrête bavarder souvent, des journalistes (et il était au Mexique pour célébrer les journalistes du pays), les danseuses de *l'escaramuza*, les musiciens de l'école de musique, la bibliothécaire, le balayeur du *Jardin des Héros*, les enfants et leurs cerfs-volants. Mais comment peuvent-ils peser face aux machines à décerveler ?

Un Pepe abattu, voilà le bilan ! Et la dernière question :

— Peut-être connaissez-vous le groupe « La Prophétie Maya » ?

— Un groupe de surveillance qui veille à ce que personne n'aille trop loin. Par exemple, ils savent déjà tout de notre conversation car ils ont des pions dans des tas de service, d'aéroports, de télécommunications et autres.

— Mais pourquoi se faire connaître indirectement par les lettres énigmatiques qu'ils m'envoient ?

— Une façon d'annoncer que le surveillant peut frapper ! Si en rentrant à l'hôtel une lettre vous souhaite bon voyage, c'est qu'il est temps pour vous de rentrer en Espagne, si je me fais bien comprendre...

— Nous avons le billet pour rentrer aujourd'hui donc tout va bien...

— Ne ratez pas votre avion !

Nous remercions Daniel en lui souhaitant bon courage pour la suite.

Sur le chemin du retour, *calle 45*, je cherche à activer mes neurones. Tout en marchant nous arrivons devant la cathédrale de la ville. Partout en Amérique latine il existe, sur la place centrale une cathédrale pour rappeler à l'ordre, le simple passant. Au Mexique cependant, la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est pas un vain mot, d'où l'existence clandestine du *Yunque*.

En entrant à nouveau dans la cathédrale, je veux m'imprégner encore de cette ambiance plus lumineuse que dans les églises d'Espagne. J'ai enfin la sensation claire qu'il s'agit d'un vestige, d'une trace d'un passé achevé face au passé de toujours. Je ne peux m'empêcher de révéler à Josep et Encarnación que ce lieu va faciliter notre ultime conversation. Une représentation du Niño Jesús de Santa María de Atocha, située dans un renforcement du mur un peu après l'entrée sur la gauche de l'édifice, me fascine depuis notre arrivée. Comme nous sommes en dehors de l'heure de la messe, nous pouvons chuchoter un moment devant elle.

— Josep, que penses-tu du discours entendu ? Pepe était-il aussi abattu que nous l'a décrit Daniel ?

— Sauf une fois, Pepe n'a jamais été assez fou au point de se mettre en danger. Il a approché tant de précipices que je doute qu'il ait été impressionné par ce monde d'hommes sans âmes.

— Mais l'âge aidant, comment deviner jusqu'où va la résistance du cœur ?

— Voilà pourquoi, sans plus d'examen, sa mort a été décrétée ordinaire....

— Aux USA, où les natifs indiens ont été pour l'essentiel récalcitrants à l'agriculture, face à ceux du Sud, paysans géniaux, Dieu n'a pas la même nature. Pepe a longtemps eu du mal à comprendre les paysans. Au bout de son enquête, Dieu est devenu aussi vivant que mort ! Que répondre devant ce paradoxe ?

Le regard de Josep et Encarnación montre un grand étonnement d'autant que, par un signe, je les invite à mieux observer la statuette de l'enfant Jésus. Contrairement au Christ crucifié sur son immense croix devant le retable, et qui exprime l'extrême douleur, l'enfant sur son fauteuil, un magnifique petit panier à son bras gauche, le bâton du pèlerin avec une gourde dans le droit, un chapeau parfait sur la tête masquant une longue chevelure qui le fait ressembler à une fille, respire le bonheur

absolu. Plus que toutes les autres représentations si nombreuses au Mexique, le sourire de ses lèvres est plus parlant que tout autre. L'enfant sait qu'il a une belle et grande mission à accomplir mais il sent aussi que cette mission a une fin, une fin surtout visible en ce lieu carrefour, en cette cathédrale exceptionnellement orientée au nord pour la punir d'un mal dont, à partir de 2012 elle ne se relèvera pas.

Après un temps de recueillement je poursuis :

— Demain chaque Etatsunien croira en son propre Dieu ! Une religion de surface ! Une religion sans communauté ! Une religion totalement privée car privatisée ! Une religion de supermarché où chacun se sert suivant ses revenus ! Pour atteindre ce but, les plus dynamiques sont les Mormons qui, parmi les nouvelles sectes, augmentent le nombre de leurs adeptes de trente pour cent par an en devenant une "religion industrielle" : spectacles à Salt Lake City, investissements dans les assurances et les télévisions etc... S'ils deviennent plus importants encore, ils se fragmenteront. Aux USA, pays marqué par une forme de culture paysanne du cowboy, quarante six pour cent de protestants ou catholiques jugent inutile de suivre la Bible à la lettre. L'approche religieuse devient de plus en plus éclectique et personnelle. Dieu ne sait plus s'il sert des millions des croyants, ou si ces derniers se servent de lui ! A l'inverse, en Amérique du Sud, qui demeure depuis longtemps et encore aujourd'hui, l'Amérique paysanne, la Théologie de la Libération a joué les premiers rôles en tant que dernière tentative de rénovation de l'idée d'une religion plus universelle que celle des sectes de l'Amérique du Nord. Sauf que « Théologie de la Libération », c'est un paradoxe : toute théologie n'a été qu'apprentissage à la soumission ! Le paysan, en son origine, a porté l'origine des divinités mais sa fin entraîne la transformation profonde de Dieu ! Je vais lire une autre phrase de Marx qu'Eterovic nous a donné dans son intégralité et qui n'a plus de sens à présent : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, la chaleur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales, d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple." (*Critique du droit hégélien*). Il fallait des paysans pour qu'existe cette phrase, ces mêmes paysans que Marx ne pouvait comprendre ! Hier, il a fallu que Dieu « existe » pour que les Humains changent d'activités économiques. Aujourd'hui, le Capitalisme a changé les lois de l'économie, réduisant Dieu au statut de marchandise ! Le Crime organisé est le cri le plus clairement annonciateur d'un monde sans âme ! Affronter le système en place produit des colères mauvaises conseillères. Craignons donc les maîtres du monde tout en restant zen ! A Valladolid, avec l'actuelle controverse, l'absence d'âme du Crime organisé devient un danger global pour l'humanité toute entière, un danger à qui nous déclarons une guerre sans merci pour inciter ces criminels globalisés, globalisants et globalisateurs à se suicider au fond d'un bunker.

Après cette déclaration suscitée seulement par le sourire d'une statue de Jésus, nous sortons de la cathédrale. Juste avant d'entrer chez Carlina, un squelette nous interpelle :

— Ne vous laissez pas faire ! Mes oreilles en savent plus que vous et je peux par exemple vous révéler que Daniel n'a en rien remonté le moral de Pepe, comme il a osé vous le dire ! Au contraire, c'est Pepe qui a fait valoir, face à la barbarie, les merveilles croisées ici ! Merveilles qui font justement que la barbarie est encore repérable comme étant la barbarie...

— Et vous êtes qui pour parler avec autant d'assurance ?

— Qui ? Sur quel plan ?

— D'où venez-vous ?

- De l’histoire maya, de l’histoire du Chiapas insurgé, de l’histoire des femmes, de l’histoire de toutes nos autobiographies.
- Vous ne viendriez pas de l’oubli par exemple ?
- Un jour de 1974 je suis morte à Tel Aviv, car j’y étais ambassadrice du Mexique. Depuis je suis très oubliée...
- Ecoutez, entrez donc et voyons ce que vous pouvez nous raconter...

Carlina déjà habituée aux mœurs mexicaines accepte sans broncher l’entrée de ce squelette nommé Rosario Castellanos qui vient s’asseoir à leur table pour parler de la vie. Poète, forte de son enfance chez les Mayas, elle a, au cours de ses voyages, croisé un jour le regard de la *Joconde* au Musée du Louvre et elle en a rapporté ce monologue :

« Tu te moques de moi ? Tu fais bien.  
Si j’étais Sœur Jeanne  
Ou la Malinche ou, sans sortir du folklore  
Une certaine incarnation de la *Güera* Rodríguez  
Tu le vois, comme pour Gide,  
les extrêmes me concernent !

Ou un spécimen représentatif  
D’un quelconque secteur social  
D’un pays du Tiers Monde

Mais je suis seulement une touriste imbécile  
De ceux qui arrivent dans une agence de voyage pour  
Qu’elle leur invente un *tour*. Et monolingue.  
Et comble de tout, je viens te contempler !

Et tu souris mystérieusement  
Comme tu y es obligée. Mais je t’interprète.

Ce sourire n’est que moquerie. Tu te moques de moi et de tous  
Ceux qui croient qu’il faut croire que  
La culture est un liquide qui se boit à une fontaine.  
Un microbe spécial qui se contracte  
Dans certains sites contagieux, quelque chose  
Qui s’obtient par osmose.

A écouter ce texte, Josep change subitement de physionomie. Tout le monde a le regard porté sur lui dans l’attente d’une grande déclaration mais rien ne sort de sa bouche ; seulement quelques larmes exceptionnelles dans ses yeux. Dans un silence religieux il prononce ces quelques mots :

– Quand j’ai fait mon stage à Paris, l’un des rares employés du restaurant à m’avoir pris en amitié m’a invité à aller au Louvre, un matin de bonne heure, pour y croiser le regard de *La Joconde*. Les cuisiniers travaillent après 10 h, alors j’ai fini par prendre au sérieux sa proposition et ce fut le choc : un monde sur lequel je n’avais aucun mot à mettre, venait de naître entre nos deux regards. Ce monde m’a suivi ensuite un peu partout, un monde certes imaginaire mais si réel puisqu’en même temps ce jour-là, j’y vis passer Carlina ! Jamais je n’aurais croisé son regard, jamais je n’aurais prêté attention à sa présence, sans cet univers impossible qui m’enveloppait alors. Chère Rosario, je t’écoute et tu dissipés enfin ce brouillard si émouvant que je

traîne depuis Paris. Des arbres, des montagnes, des maisons surgissent sous mes yeux qui me renvoient l'image de notre propre beauté ! Jamais je n'ai pu expliquer ce phénomène à Pepe, et j'en ai souffert. Je voudrais qu'il soit là avec nous pour partager cet instant d'émerveillement !

A cet instant même, quelqu'un frappe à la porte. Un quelconque porteur de lettres bleues ? Non, un nouveau squelette de toutes les couleurs, agitant les bras, fait signe qu'il veut entrer.

— Au Mexique, dit le squelette, les morts qui dérangent sont légions. Voilà pourquoi les squelettes y deviennent périodiquement vivants. Chers tous, j'ai suggéré à Rosario Castellanos de venir vous voir pour ensoleiller cette dernière journée du voyage, pour que votre retour ne soit pas une fuite.

\*

A la voix, nous reconnaissons Pepe, et Muriel qui venait d'arriver spécialement de Santa Fe, pour le repas d'adieu, annonce qu'elle va rester vivre ici, à Valladolid, car la question des dinosaures y est d'une grande importance.

Pepe ajoute cette blague rapportée de l'au-delà avant de disparaître aussi vite qu'il était venu : « Savez-vous pourquoi les dinosaures ont tous disparus ? Car ils étaient des dinosaures ! »

Ortega a oublié un détail. J'allais au cybercafé, pour ne pas être un dinosaure !

\*

Par chance le jeune couple tenant le cybercafé sur la place de la ville, qui fait du nettoyage dans la boutique, accepte de répondre à nos questions :

— Vous connaissiez le vieil espagnol de la rue qui venait parfois travailler devant vos ordinateurs ?

— Il était charmant et nous l'avons beaucoup aidé à se familiariser avec l'outil qu'au départ il utilisait seulement pour y lire *La Jornada*, dans sa version ultra rapide « solo texto », c'est-à-dire l'accès seulement aux écrits du journal. Il venait à l'ouverture pour occuper le même poste, il avait appris à utiliser le traitement de texte et on lui gardait une clef USB pour conserver son travail. Il imprimait rarement.

La jeune femme parle avec une réelle émotion. Avec son compagnon ils sont beaux à souhait, à respirer le courage, la volonté et l'envie de rendre service. Nous les avons vus à l'œuvre plusieurs fois mais sans entamer un vrai dialogue.

— Il est venu juste avant sa mort. Vous vous en souvenez ?

— Je l'ai reçu, et je ne peux que m'en souvenir car ce n'était pas son heure et pour la première fois, il voulait regarder un CD qu'un ami lui avait donné.

— Regarder un CD, un film vous voulez dire ? Mais nous n'avons trouvé aucun CD dans ses papiers !

— Forcément, après les quatre minutes de consultation, il l'a posé sur le rebord de la table et d'un coup sec il a voulu le couper en deux, pour le jeter à la poubelle ! Mais la souplesse d'un CD empêche de le briser ainsi ! Alors il l'a tenu entre ses mains, a forcé pour le plier, et là il l'a cassé en deux !

— Un coup de colère ? Et vous avez pu voir le petit film ?

— Du poste de commande, nous voyons tous les écrans pour éviter la consultation de sites porno ou mafieux, mais comme il ne savait pas se servir de l'outil, après les explications avec le mien, je le lui ai laissé puis je suis allée rendre service à quelqu'un dans la salle. Je n'ai rien vu si ce n'est sa colère ensuite. Il est presque sorti sans saluer, puis il est allé se calmer sur un banc de la place.

- Il était mal ?
- Et même très mal !

A notre tour nous partons sans presque saluer pour nous précipiter chez Daniel Ortega, pour qu'il avoue le don de ce CD, afin d'éclaircir ce mystère imprévu, juste avant notre départ. En arrivant, la porte est ouverte, un homme nous accueille en larmes dans la cuisine, assis devant le cadavre d'Ortega. Cet ami-médecin, que Daniel venait d'appeler au téléphone, a juste pu constater une crise cardiaque ! Pour quelqu'un de si jeune ? Il prenait des antidépresseurs, il a ajouté là-dessus une forte dose d'alcool, et le résultat est infaillible !

- Est-ce que nous pouvons jeter un œil à son ordinateur ? demande Josep.
- Mais qui êtes-vous donc ? Comment peut-on être sans gêne à ce point ?
- Parce que la cause de la mort est peut-être encore dans le lecteur de CD ! Nous sommes des experts, dit amicalement Encarnacion pour apaiser le docteur.

Josep sans attendre la réponse, entre dans le salon où il avait repéré l'ordinateur au cours de la visite précédente, ouvre le lecteur, prend le CD discrètement et revient en s'excusant de leur intrusion : en effet tout est normal et la bouteille de Téquila sur la table de la cuisine ne peut que confirmer le diagnostic de la crise cardiaque.

\*

Sans perdre plus de temps, nous revenons au cimetière, sur la tombe de Pepe, où nous notons la recette inscrite sur la plaque en marbre : « La morue au pil-pil est la reine des mers et des alcôves : morue, huile d'olive, ail, piments enragés ». Puis, nous nous séparons dans le hall du Terminal ADO de Valladolid, à 13 heures en nous promettant des retrouvailles rapides pour conserver l'idée neuve du bonheur, qu'indirectement nous a offert Pepe ; une façon de le faire vivre malgré tout. Les corrompus voudraient qu'on oublie les corrupteurs ; les globalisés, les globalisateurs ; les décervelés, les décervelateurs. Méfions-nous de tous les principes d'hygiène qui imposent le lavage de cerveau ! N'oublions, ni la forêt, ni l'arbre qui veut cacher la forêt ! *L'alma* n'a rien de virtuel mais tout d'actuel. L'humanisme n'est ni un ventre mou ni un mirage dans le désert. Continuons le début, ce n'est qu'un combat !

Le bus ayant un peu de retard, nous bavardons encore un peu avec Josep :

– Josep prend soin de toi à présent. A un moment, Pepe qui vivait parfois avec quelques remords, m'en a rappelé un de ton père, dont je me demande bien comment il l'a su.

– Un remord de mon père ? dit Josep d'une voix tremblante.

– J'y repense à présent, en retrouvant toute l'humanité qui vous unissait comme deux faux frères. Manuel a eu besoin d'inventer un Pepe à sa mesure, et il a eu besoin de te placer à ses côtés comme si toi, Josep, tu avais eu le même père que Pepe.

– Or nous savons qu'il n'en est rien...

– Pepe me disait donc que ton père se reprochait son manque d'attention aux messages de sa femme qui, invalide, parlait peu mais parlait en rêvant !

– Pepe savait tout, et je constate qu'il en savait beaucoup sur moi... pour être toujours mieux à mes côtés. Moi aussi, je le connaissais bien, au point d'avoir pu lui cacher que je devenais riche, pendant qu'il s'appauvissait !

– Josep, ne rêve plus aux douleurs de ton père, finis-en avec les remords ! Avec Carlina, vivez au rythme des plaisirs de cette ville que nous retrouverons avec joie un jour prochain.

Cette fois le bus est bien là... pour les derniers adieux, trop émouvants pour mon cœur. Nous sommes dans le bus et à travers la vitre, Josep nous montre le CD qu'il avait subtilisé chez Ortega.

\*

Descente à Cancún, puis un autre bus Cancún-Aéroport, et déjà, nous tournons en rond dans le modeste hall, à attendre l'ouverture de l'enregistrement. Enfin, tout se déroule bien et cette fois, l'attente se passe dans l'immense centre commercial du classique «hors taxe» où Encarnación tente de dépenser ses derniers pesos, pendant que je lis l'ultime **Por Esto !** acheté au kiosque.

Dans l'avion, plutôt que de m'inquiéter de l'accueil possible à l'atterrissage, je me laisse aller à penser...

De son côté, Encarnación se plonge dans la lecture du livre : *Le Village de l'Allemand*. Elle a choisi le livre de Boualem Sansal pour se déconnecter totalement du temps terrestre, donc pas question de s'embarquer avec le livre de Carlos Montemayor, *la Guerre au Paradis*, afin d'éviter le Mexique. L'Algérie donc, le dépaysement total, et dans l'Algérie un Allemand totalement admiré par tout un village ! Avec une concession d'importance à notre vie terrestre : elle avait choisi ce livre pour moi, pour m'inciter ensuite, à me plonger aussi dans ce roman : *le journal de deux Frères !* Oui, deux frères ! Et un journal ! Tel est l'autre part du titre du livre. Un livre où après l'Algérie et l'Allemagne, le lecteur trouve surtout la France.

La pensée va ici et là : entre la situation économique d'un individu et sa réaction citoyenne quelle fatalité ? Les pauvres mexicains ne sont pas tous ni des bandits ni des Zapatistes. Tous les riches n'ont pas été des profiteurs. Un système qui tient avec vingt pour cent de gens à sa botte, ne devrait pas obliger les autres aux diverses formes de «suicide», mais à la révolution ! L'idéologie actuelle rend tout impossible quand la seule révolte vient du Crime organisé ! L'idéologie d'hier, issue des traditions, n'était pas moins forte que l'actuelle... pour inciter à la soumission. Sauf qu'en même temps, des réalités démocratiques ont surgi. Comment ne pas prendre la proie pour l'ombre ? Les élus de Valladolid cherchent une réponse quand ils valorisent les jeux traditionnels, la lecture, les débats culturels. Puisse notre énergie dans l'histoire, dans d'autres mondes possibles (au pluriel, surtout au pluriel), et contre ce double univers actuel des faux ennemis : le pouvoir et le crime.

Encarnación avale les pages sans broncher et moi, dans ma propre autofiction faite de réflexions intérieures sur ce voyage au goût dodécaphonique, je compte les heures. Au premier petit goûter elle m'indique d'un regard : ce livre, c'est ton histoire, celle des deux frères sauf que le cadet va peut-être sauver l'aîné !

A se dépayser, la voilà en terres connues !

Les vagabondages de ma pensée cherchent quels rapports possibles entre les frères Schiller, deux Allemands, et le couple d'Espagnols impossibles, Pepe et Manolo. Même en tordant la question dans tous les sens je reste sans réponse. Puis ma conversation mentale est interrompue par le service d'un repas. Poulet ou viande ? Poulet. Le voyage est long pour des gens comme moi incapables de dormir, de regarder des films, ou de se plonger dans des lectures. Mes aliments ingurgités, ma femme restant muette, je continue de dialoguer avec moi-même ! Le président Hugo Chavez a martelé pendant plus d'une décennie que la solution au Crime organisé était simple : améliorons le sort du peuple et les Narcos s'évaporeront comme s'évapore l'eau sous l'effet de la chaleur ! L'amélioration du sort du peuple a conduit à cette évidence : la violence et l'insécurité ne baissent pas. Au Venezuela, le sport favori s'appelle l'enlèvement contre rançon ! Dans le genre, au Mexique, un mafieux n'enlevait que des chefs Narcos (il les savait solvables) et, la rançon touchée, exécutait ses prisonniers ! L'armée a fini par l'abattre avec l'aide des Narcos trompés ! Bref, les mesures sociales nécessaires sont insuffisantes ! Chavez double à présent mesures

sociales et mesures de répression contre les truands (il vient d'extrader aux USA un de ses prisonniers).

Le peuple est la victime de l'insécurité car les riches, ayant des moyens considérables, se protègent, et si leur système est pris en défaut, ils peuvent le reconstruire.

La fausse révolution du Crime organisé est cependant plus consistante que la «révolution conservatrice» du début des années 1980, celle du Mont Pèlerin et sa clique, de Reagan et Thatcher, car elle touche à l'ensemble du tissu social. Quand des enfants de cinq ans commencent à se droguer, le centre de soins pouvant les sauver étant sous contrôle des Narcos, personne ne peut dénoncer les coupables ! Tout le monde devient responsable !

En adaptant à leurs intérêts les règles économiques, les néolibéraux ont changé les mentalités. Par le même processus, les mafieux changent plus que les mentalités, ils éliminent les rapports familiaux, les rapports religieux, les rapports entre les sexes. Des féministes veulent minimiser le phénomène narco car il masquerait l'essentiel de ces dix ans : le féminicide. Mais que dire de l'infanticide et de tous les autres meurtres ? En quatre ans, vingt sept mille enfants massacrés ! Le grand «marché» de l'immigration clandestine est en passe de tomber dans l'escarcelle du Crime organisé, impliquant à chaque moment de la vie un choix simple : pactiser ou disparaître. Les Narcos font payer leur protection, exécutent leur justice et éliminent tout désir d'éducation. Le savoir est au bout du fusil !

En l'an 2000 une part de la gauche mexicaine a aidé la droite (Fox) à se défaire enfin de l'ennemi majeur, le PRI, en pensant qu'ensuite, elle aurait son heure. A ce moment-là, le PAN sans passé dans les couloirs du pouvoir national, semblait blanc comme neige, et il a décidé de ne pas reproduire les maux dénoncés. Très vite les éléments de gauche comprirent que la perte du choléra, leur offrait la peste, si bien qu'en 2006 le même PAN a pu bourrer les urnes pour s'assurer une victoire sur le fil (avec Calderon car le sortant ne peut se représenter). L'adversaire de gauche, un homme du sud (le Tabasco) ancien dirigeant du district fédéral a obtenu le soutien de son parti le PRD, mais a été battu. Andres Manuel Lopez Obrador (AMLO) continue courageusement une action pour dénoncer férocement la mafia du pouvoir, pour reconstruire une nouvelle organisation du peuple et proposer un programme clairement social qu'il s'engage à respecter. Il rassemble des foules, avec des relais dans la société mais son courage peut-il suffire ? Sa position est nettement moins forte qu'en 2005 alors qu'inversement, les mafias ont marqué des points. Il dénonce avec vigueur l'horreur narco, mais peut-il aller s'exprimer à Ciudad Juarez ? Dans cette ville, les Zapatistes, fin octobre, ont tenu un rassemblement contre la violence et la militarisation. Des actions adaptées seulement au long terme. Or des millions d'habitants sont sous le coup de l'urgence. Que manger demain matin ? Payer sa cotisation aux mafieux ou disparaître ? En cinq ans, deux cents mille habitants ont quitté Ciudad Juarez.

La tradition d'un militant de gauche, consiste à analyser un problème... en fonction de la solution qu'il a sous le coude (les monopoles détiennent tout... je nationalise les monopoles). Là, je le confirme, la situation paraît sans solution. Comment réagir sans arrêter l'analyse en cours de route. Si l'avion où je suis, tombe à la mer, ma seule réflexion doit concerner les canots de sauvetage !

Au moment du repas suivant, Encarnación lâche quelques indices : Le Crime organisé, les nazis et les Islamistes sont-ils coulés dans le même moule, ou égarés sur la même route, ou armés de la même idéologie, ou portés à chanter à jamais : *viva la muerte* ?

Sidé par la question, je reste sans voix, et le temps de me remettre, elle a déjà avalé la crème du dessert et lit, lit dans ce qui est devenu une course : arriver à la conclusion à l'instant même de l'atterrissage. Je la soupçonne de sauter quelques pages. Pour ré-ouvrir le coffre de l'actuelle controverse, chère à Pepe et Manolo, je pense à Dieu – puisqu'Encarnación convoque les Islamistes – qui me semble moins utile qu'en 1555, vu qu'aux USA, l'actuel modèle, les politiques ont mis au pas... les dieux. La phrase d'un auteur anonyme, d'après Jésus Silva Herzog est connue: « Le Mexique, si près des USA et si loin de Dieu ». Cependant, les USA ne sont ni le Grand Satan ni le Bon Samaritain. Hillary Clinton a cru juste, au grand désespoir de La Démocratie, de désigner à deux reprises les Narcos comme des insurgés. John Reed auteur du célèbre, *Mexico Insurgé*, a dû se retourner dans sa tombe !

Je rêve, je me sens devenir un conférencier de retour d'un grand voyage ; je ne suis vraiment plus le simple gardien de 2008, Pepe en serait ravi. Mais qui va pouvoir m'écouter ? Pascual ne va pas faire de sentiment, il connaît ma rencontre avec le bras de droit de Pepe, il va en déduire que j'ai été complice de l'évasion du 25 février 2008. J'ai encore deux heures à rêvasser.

La gauche est habituée à raisonner, à analyser et à répondre rationnellement. A présent, la violence ayant pris une tournure folle, la gauche est en mal de solutions. Pensons à cette dernière action mafieuse dans l'actualité mexicaine : Pourquoi déterrer le corps d'un romancier mort, et en répandre un peu partout les petits morceaux découpés ? Pour les dirigeants du Crime organisé ou pour des Islamistes, cette folie est organisée, ciblée, mais ceux qui l'exécutent semblent emportés par la violence elle-même. Un individu comme une collectivité peut se laisser emporter par la folie, et la grande culture d'une partie du peuple allemand n'a pas pu empêcher Hitler et son univers. Pour se défendre, la société a enfermé les fous (vocabulaire désuet) puis, quand la société devient folle elle-même, elle massacre les malades mentaux !

La solution démocratique comme seul résultat d'un raisonnement ? Peut-être qu'un simple geste, au premier abord inutile, peut bloquer la machine adverse. Peut-être qu'un roman dérisoire va secouer les consciences. La solution échappe à toute idée de recette ou de remède miracle. Elle est démocratique si elle met en mouvement toute la société, sans que personne ne puisse dire à l'avance par quel ressort naîtra ce mouvement. Situation inconfortable, certes, mais plus sous-réaliste que toutes les vérités révélées qui furent sans effet. La *Controverse de Valladolid* a pu trancher en faveur des Indiens «qui sont des hommes véritables», avec un bémol pour les Noirs. Puis durant les siècles suivants, ils sont restés des serfs, de la marchandise, des moins que rien. Que les pontifes pontifient et que les laïques cherchent ! La Barbie sera abattue par l'élan de La Démocratie existentielle.

Puis, à cours d'idées, je me tourne vers ma femme : l'Allemand est donc un nazi, mais un nazi de quelle trempe ? A lire par-dessus son épaule je constate *Journal de Malrich, décembre 1996*. Des Allemands nés bien après la guerre, deux frères donc, fils d'un père qui vient de mourir, tué par les Islamistes dans son village algérien en 1994 – je me souviens, c'était mentionné sur le dos de couverture du roman. Deux frères qui découvrent que leur père a été un nazi ! Et qui utilisent l'écriture pour se soigner... comme le fait Boualem Sansal qui prend des cures de littérature depuis qu'il a cinquante ans. Délaissant les romans, je préfère les bandes dessinées et me revient un texte de Slim, l'artiste total, qui au même moment, en 1994, a fui son pays pour le Maroc et, parce qu'il était au Maroc, j'ai pu voir quelques-uns de ses dessins à l'humour extraordinaire, malgré le drame qui, c'est vrai, fait penser à la criminalité mexicaine. Nazis, Narcos, Islamistes, tous des fous ?

Au dernier goûter, Encarnación complète son propos : Je ne peux tout te résumer du roman mais sache que le premier journal du frère aîné, Rachel, tombe dans les mains du cadet, quand on découvre le corps de Rachel suicidé dans son garage par les gaz d'échappement de la voiture ! L'aîné un modèle de la réussite sociale, et le cadet son exact contraire !

Je me mets à imaginer les causes possibles du suicide. Pourquoi un père nazi allemand, est-il un homme vénéré dans l'Algérie de 1962 ? Les Islamistes l'ont-ils tué à cause de son passé ? Mais le dos de couverture m'a averti : toute une partie des villages ont été décapités et non pas un seul homme ! Alors le frère aîné se suicide-t-il à cause du passé nazi du père ou à cause de son assassinat par les Islamistes ? Pourquoi la France dans cette histoire ? J'en reste au modèle US. Après un coup de pouce aux terroristes afghans, désignés ensuite comme le diable, les USA ont donné un coup de pouce aux Narcos qui aiment se présenter comme des insurgés ! En guise d'insurrection, le Crime organisé utilise les diverses formes suivantes : piraterie, racket, enlèvements aux fins suivantes :

- Une double domination (ou même esclavagisme) sur les habitants du lieu, par la généralisation de la consommation de la drogue et par la terreur.
- Une double domination sur les autorités, par l'argent et le crime.
- La mise en place d'une spirale de la répression, provoquant parmi les éléments de l'armée et de la police, l'usage des méthodes de l'adversaire.
- La marginalisation totale de toute revendication pacifique, politique et sociale.

Vive «l'argent facile» entend-on de tous côtés ! Le pouvoir narco devient un cancer social au premier sens du terme, car loin des truands sanguinaires ils deviennent des «bienfaiteurs». A Ciudad Juarez (là où la Révolution de 1911 a pris son élan), une ville d'un million d'habitants, sur le journal local, un éditorialiste a lancé sous forme provocatrice la question : « mais comment plaire aux Narcos ? ». Ce journaliste a été abattu uniquement parce que chaque jour, sur sa modeste chronique, il comptait les morts ! Pourquoi cette haine envers la liberté de la presse ?

Cynthia Rodriguez, journaliste mexicaine de *Proceso* travaille en Italie pour mieux comprendre la mafia de chez elle. En y arrivant, elle a eu aussitôt la confirmation d'importants liens entre les cartels mexicains et la «N'drangheta», une organisation beaucoup moins connue que «Cosa Nostra» ou «La Camora». Dans son enquête, la mafia de Calabre devient un type spécifique de criminalité à laquelle l'anti mafia italienne répond par des moyens spécifiques, faute de pouvoir espérer les révélations d'un repent. De cette expérience unique, la journaliste a fait un livre.

Dans le roman de Boualem, la France arrive par le frère, enfant d'une cité où les Islamistes, preuve vivante de l'argent facile, ont installé leur pouvoir, avertit le dos de couverture, auquel je repense à la lumière des flashes de ma femme, dont je découvre qu'elle en est au *Journal de Rachel, juin, juillet 1995*. Les deux journaux ne se suivent pas dans l'ordre ? Sur le petit dessin de l'écran dans l'avion, le temps restant est de cinquante-six minutes, juste au moment du dernier goûter, que les hôtes apportent avec leur tact habituel. Elles sont un peu le spectacle vivant dans les allées de l'avion ; elles nous rattachent au devoir terrestre comme celui de manger et boire ; elles ont un costume.

Au Mexique le cactus est une plante visible sur le drapeau. Il va falloir se piquer pour être à la hauteur des enjeux nouveaux que le monde actuel impose aux espoirs de justice sociale, de démocratie. Liberté et laïcité restent tout autant chevillées à mes convictions, même si le chemin pour les atteindre paraît, au mieux, masqué par la jungle.

Tout en mangeant, Encarnación m'affirme ceci : nous avons fait fausse route en cherchant à expliquer par des raisonnements l'irraisonnable ! A moins de croire que

l'âme soit un pare-feu de la raison ! A moins de déduire que la sauvagerie est sous contrôle de l'âme ! La magie existe !

J'ai beau me creuser la cervelle je ne comprends rien à son propos et peut-être, sous l'effet de la digestion, je me laisse aller à somnoler jusqu'à ce que quelques bruits nouveaux dans la cabine ne viennent annoncer un atterrissage proche. A côté de moi, ma femme en est bien à la dernière page. Avant de prendre les valises elle me lit ce passage presque à la fin du livre : « Tata Sakina aimait répéter : La différence entre hier et demain c'est le jour d'aujourd'hui, on ne sait pas comment il va finir. » Face à mon air étonné, elle ajoute que malgré tous nos efforts, les choses ne se voient que quand elles sont arrivées. Etudier l'histoire permet de se tenir en alerte, de repérer quelques alarmes mais cependant sans certitudes. Le scientifique algérien, Boualem Sansal, prétend en fait qu'aucune explication convaincante ne peut rendre compte de la violence algérienne des années 90. Violence typique du fascisme : les Islamistes ont gagné les élections réelles afin de s'en servir... pour tuer des élections qui restent irréelles. Pour lui, les circonstances, par leur mélange propre, sont source « d'une magie, avec sa logique ». Un peu comme s'il fallait abandonner l'explication rationnelle pour passer à la reconnaissance d'une mystique sociale, ou d'une mécanique hors-contrôle.

L'avion vient d'atterrir à Madrid. Pas de comité d'accueil à l'aéroport, donc, direction la correspondance vers Barcelone. Nouveau temps d'attente et cette fois, après l'embarquement, Encarnación, parfaitement en forme, se lance à son tour dans ses propres rêveries. De mon côté, je passe en revue mes faibles connaissances sur les pays musulmans. Encore en 1951, en Iran, sur le modèle de 1789, naît avec Mossadegh une révolution populaire bloquée par les USA. La suivante, en 1979, constitue peut-être le tournant des révolutions du nouveau millénaire. Une authentique révolution entraîne alors l'Iran dans la tourmente mais très vite, grâce à la guerre contre l'Irak, pays appuyé par les USA, les éléments réactionnaires iraniens en profitent pour éliminer les démocrates (par l'appel à l'union sacrée). Le monde soviétique réagit en envoyant ses soldats en Afghanistan ce qui effondre son seul vestige encore debout, l'armée ! La disparition de l'URSS, qui constituait seulement un souvenir de pays révolutionnaire (et un point de blocage) a mille conséquences. L'Algérie, ex-pays phare des Non-Alignés, tombe entre les mains de cette violence exceptionnelle que Slim avait présenté, prenant une tournure dramatique non seulement pour le pays, mais pour le monde, car cette violence ose l'impossible, qui s'est banalisé ici ou là, et même partout. Les révolutions du nouveau millénaire, qu'on le veuille ou non, nous ramènent au premier sens du mot révolution : le retour à la case départ, le retour à l'infamie assumée par des religieux, des seigneurs, des féodaux, et/ou par les trois ensemble.

Donc, au Mexique, face au Crime organisé les esprits s'excitent :

— Faut-il minimiser la question pour ne pas donner une assise médiatique à des truands aux agissements sans nom ?

— Faut-il dramatiser le problème pour inciter toute la société à réagir afin de le tuer dans l'œuf ?

— Faut-il d'abord analyser le phénomène, avant de s'engager dans des réactions à contre-sens ?

Comment arrêter la fausse révolution en cours ?

\*

« Gregorio, me dit Encarnación, ce récit ne peut s'achever par notre simple retour à Barcelone. Notre vie, un accident de parcours dans cette histoire, doit être dépassée par quelque chute finale autre qu'un avion atterrissant chez nous. S'il n'est pas

question d'offrir le final à quelques pontifes que ce soit, capables de nous expliquer que les Puissants ont une âme pervertie en voie de guérison, nous ne pouvons dire pour autant : « la page est tournée, nous reprenons notre quotidien, la Démocratie trop malade, trop incertaine, va garder le silence ».

Que faire ? Le Mexique renaît avec une vigueur phénoménale... aux USA, par tous les immigrés résidents, et leur cadeau s'appelle le *spanGLISH*. Une nouvelle langue en gestation ! Gregorio, reconnaît cette originalité ? Le *spanGLISH* n'est pas un métissage entre espagnol et english car les anglophones ne cherchent pas plus aujourd'hui qu'hier, à apprendre l'espagnol. Le *spanGLISH*, cette nouvelle version de l'espagnol va porter en lui une créativité spectaculaire, comme la langue espagnole du XIV<sup>e</sup> siècle empruntant des milliers de mots à l'arabe. Ce dynamisme traverse toute la société ! Sauf que, comme toujours, le pire se mettant à la remorque du meilleur, l'inquisition est venue mettre son ordre. Si le Mexique traîne une histoire personnelle, je penche pour son alliance permanente entre le plus géant (USA) et le plus minable (l'Indien), avec le risque fréquent que le plus géant devienne facilement le plus minable (l'inverse étant plus rare). L'invention d'une langue, celle de la démocratie-existence, oblige à l'articulation entre passé et futur et va contre la déification actuelle du présent et de l'ici.

Le crime, ils le filment en direct ! En direct. Toujours en direct. Ce film est un crime plus répugnant que le plus répugnant, filmé en plans rapprochés (close up) et placé aussitôt sur internet, comme film d'auteur, pour assouvir la curiosité morbide. Chaque cartel a sa « signature » : décapiter, couper la langue, envelopper le mort dans une couverture. Se complaire dans la violence pour réduire le temps à l'instant ? Rafael Saavedra pense écrire un *J'accuse post-everything*. Les deux mots sont dans leur langue : le mot français renvoyant à une belle grandeur française, et le mot anglais à une belle nullité anglaise. Quel roman écrire sur la Jeunesse Jetable ? Vive le règne de la tocade, de la suprématie du présent, de l'occasion qui fait le larron, de l'immédiat des médias ?

Le *spanGLISH* comme drapeau peut entraîner l'échec de batailles culturelles gagnées par le Crime organisé doté de balles, et de torture. Plutôt que de se greffer des puces électroniques pour permettre d'être toujours repérable par GPS afin de lutter contre le sport de l'enlèvement, usons d'une langue en gestation pour franchir des frontières établies. Etablies. Pas plus le métissage que le *spanGLISH* ne crée la confusion des identités. Pas plus l'abolition des frontières entre races et langues, n'alimente une fuite devant le passé et le présent. La gloire du métis n'est pas d'être porteur de deux cultures mais porteur d'UN passé qu'il actualise à sa façon. La gloire du *spanGLISH* n'est pas porteuse d'une honte de la langue espagnole, mais porteuse d'un passé tellement admiré qu'il sert d'outil pour créer le futur.

Dans les guerres d'aujourd'hui, qui est qui ? Nous savons qui tue qui, seulement juste après la mort. Voilà ce qu'a dit Tata Sakina ! Par principe, le Crime organisé ne dit jamais les raisons de la sentence que la victime apprend à son corps défendant ! Le tueur peut être le voisin, il est partout et nulle part et, personne ne pouvant se protéger d'un danger aussi diffus, chacun prend parfois le risque de se dire que l'autre sera toujours la victime. Conséquence évidente, nous sommes tous des victimes potentielles et tous des tueurs potentiels. Il suffit d'un instant. Et le principe du travail (pas celui de l'emploi c'est différent) suppose du temps. Rome ne s'est pas construite en un jour (et encore moins tous les chemins qui y mènent). Aucun artiste ne devient un artiste un beau matin en appuyant seulement sur une gâchette de pistolet. Il est vrai que le déclencheur de l'appareil photo ou de la caméra, ou une forme de peinture dite moderne, peuvent laisser croire que l'art est « enfantin ». Une langue se construit comme une belle plaine sédimentaire, à travers les générations.

Le Crime organisé est l'adversaire le plus résolu du travail. Le système capitaliste, s'il cherche à le détruire, en a besoin en même temps afin de l'exploiter. Le travail est la seule activité vivante exploitable car elle produit plus de richesses qu'elle n'en consomme. Quand, pour le capitaliste, le surplus devient profit, pour le criminel il devient « argent facile ». Ceci étant, le travail du paysan cultivant la coca est à la source du marché de la drogue ! Le Crime organisé assure leur auto-exploitation qui, au lieu de produire des aliments nourriciers, produit des substances destructrices, contre de belles espèces sonnantes et trébuchantes. Le travail n'est pas exploité mais détourné. Subitement l'expression « le crime ne paie pas » devient une expression ridicule à la vitesse de l'éclair. Caïn a pu tuer Abel. La contagion de la violence s'appuie sur la dévalorisation de la vie humaine.

Si l'homme est langage, la riposte par l'invention d'une langue consiste à se placer du côté de la vie contre le slogan le plus fou de l'histoire humaine « *viva la muerte* », le slogan aujourd'hui du fascisme rampant. Qu'il soit en espagnol – comme *time is money* est en anglais – ça dit peut-être quelque chose. La barbarie, née avant le Crime organisé, gagne en ce moment ses lettres de « noblesse ». Gregorio, nous arrivons sans doute trop tard, trop tard à la fin de ce récit et par notre forme d'écriture, trop tard vu nos âges, pour contribuer à cette invention d'une langue nouvelle. Je voulais tout de même l'appeler de mes vœux ! »

\*

Cette fois nous sommes à Barcelone, nous retrouvons nos habitudes et avant qu'elles ne prennent le dessus, pendant qu'Encarnación se demande pourquoi elle n'a qu'une faible envie de retrouver son patron pourtant si sympathique, j'écris ces dernières lignes, pour boucler nos voyages, afin de les envoyer en France pour qu'elles rejoignent leur destin incertain, après les ajustements nécessaires !

Nous étions tellement prêts à croire que Pascual nous avait oubliés que la sonnerie du téléphone a eu du mal à nous ramener à la réalité. L'inspecteur Pascual souhaite nous voir dans la journée pour nous annoncer une horrible nouvelle !

Dans son bureau glacial sans « open space » il commence ainsi :

– Depuis votre départ de Barcelone, je vous ai suivi à la trace, tous les deux. Et pas seulement par les textes bidon que vous placiez sur Internet pendant votre séjour aux USA. Je vous ai suivis à la trace aux USA puis ensuite au Mexique.

– Serions-nous, dis-je avec un brin d'humour dans le ton, de dangereux criminels ?

– Nous ne sommes pas ici pour rigoler mais pour parler de ce triste criminel du nom de Pepe. Vous avez contribué à son évasion et vous êtes d'abord allés aux USA pour lui donner vos instructions. Celles reçues directement du directeur de la prison ?

– C'est du délire, sursaute Encarnación.

– Je n'ai pas de temps à perdre, la coupe Pascual. Je tiens seulement à vous prévenir. Vous avez été manipulés de bout en bout. Vous avez cru Pepe libre et heureux quelque part au Nouveau Mexique, avec son complice de toujours et celle qui leur a mis le grappin dessus, au profit des sectes les plus nocives. La mort de Tony Hillerman survenue au même moment ne vous a pas mis la puce à l'oreille ?

– Ecoutez - et je suis hors de moi- restez avec vos sornettes et laissez nous partir en paix. Nous n'avions même pas besoin de répondre à votre convocation !

– Complicité d'évasion..., et vous pensez que c'est sans conséquence pour un gardien de prison ? Ne faites pas les malins, ça peut vous coûter cher. Récapitulons : aux USA, vous avez eu Pepe quelques instants sur un portable, grâce à la complicité

de l'ignoble Josep. Vous l'avez cru, vous êtes partis vers Santa Fe, et vous en déduisez que tout finit bien dans le meilleur des mondes. Or, vous avez été complice de l'évasion d'un homme qui, malgré son grand âge, pouvait continuer de tuer, une condition même de sa survie, car ceux qui le tiennent dans leurs griffes ont encore une liste d'assassinats à accomplir, longue comme la nuit de Noël. Ou vous nous aidez à ce Josep revienne à Barcelone, puisque c'est le seul survivant, ou vous prenez sa place derrière les barreaux ? Je crains même que la mort de Pepe ne soit qu'une supercherie...

— Parce qu'il serait immortel ? Quel choix luxueux vous nous laissez ! Vous semblez nous avoir mal suivis au Nouveau-Mexique ? indique Encarnación.

Je surenchéris dans ce face à face de plus en plus tendu :

— Que pouvons-nous faire ?

— Avec la CIA, nous avons besoin de repérer exactement pourquoi Pepe est mort !

— Un mort, n'est-ce pas une affaire classée !

— Quand vous appellerez son associé, notez tout de la conversation. Vous n' imaginez pas le nombre d'endroits stratégiques classés secret défense, dans le Sud-Ouest des USA et au Yucatán ! Et le nombre de facilités pour s'y cacher !

— Mais plus personne ne se cache ! Du moins personne de notre histoire commune ! Quant aux écoutes, vous avez les moyens de travailler seul...

— Josep, loin de simple témoin de l'histoire, cache quelque chose, à moins qu'il ne soit encore manipulé, mais cette fois par l'amour étrange de sa compagne. Que connaissez-vous d'elle ?

A ce stade des explications, le téléphone de Pascual sonne. L'Inspecteur s'étonne, répond, s'étonne puis s'incline. Il se tourne vers nous, qui discernons une mine changée du tout au tout.

— Je ne vous ai rien dit. Notre affaire est close, vous pouvez reprendre vos activités habituelles sans vous soucier de quoi que ce soit !

— Pascual, vous en dites trop ou pas assez, comme d'habitude !

L'inspecteur se lève, va vers la porte qu'il ouvre, et montre à ses « invités » le chemin de la sortie sans répondre à mon exclamation qui m'inspire ce mot :

— Tout est bien qui finit bien ?

— D'énormes squelettes de dinosaures viennent d'être découverts. La science a fait un pas en avant, la monde polyédrique aussi..., et sur ces belles paroles l'inspecteur referme la porte sur Gregorio et Encarnación qui se dirigent vers le distributeur d'eau du couloir, pour s'y dessécher la gorge.

— Quel criminel tu imagines au bout du fil ? dis-je à ma compagne.

— L'inévitable Dracula !

— L'horreur ne connaîtra pas de limite, indique Pascual.

— Que le bonheur ne connaisse pas les siennes ! déclare Encarnación.

— Bonne chance à votre cholestérol et au revoir, ricane l'inspecteur qui tient absolument à avoir le dernier mot.

P.S. : En revenant chez nous, un message sur le répondeur. Josep annonce :

« — Le CD est un montage affreux, immensément affreux. On y voit en quatre minutes Daniel Ortega découpé en tranches. D'abord les orteils, les doigts, les oreilles, la langue, le nez. Puis le plus fou, l'arrachage des yeux ! Les cinq sens perdus pour dire d'une vie qu'elle a perdu tout sens. Un montage où apparaît parfois la tête de Daniel mais ce n'est pas lui, une simulation, comme un avertissement. Ensuite il marche sans bras et subitement il retrouve ses bras mais perd les jambes. Jusqu'à la

tête tranchée et le film revient en arrière pour finir comme il a commencé, par un Daniel en forme. Je comprends qu'après ça il soit allé boire une bouteille de Téquila ! Qui, après notre passage, a donné ce CD à Daniel ? Celui qui a donné le même à Pepe quand il est sorti de chez Daniel, à moins que Daniel ne le lui ait donné lui-même sans connaissance du contenu. Par les effets spéciaux, remplacer la tête de Daniel par celle de Pepe est un jeu d'enfant. J'ai porté le CD à la police comme arme d'un crime.

P.S. de Jean-Paul Damaggio : Quand j'ai reçu le livre, je l'ai lu avec grand intérêt et j'ai cherché quel Français pouvait bien être une des références du *Yunque*. A ma grande surprise, j'ai appris qu'il s'agissait de Jean Ousset qui a vécu enfant à vingt kilomètres de mon lieu de naissance ! Son livre phare est plus connu en version espagnole que française : *Para que él reine*. La préface de *Pour qu'Il règne* a été signée par M<sup>gr</sup> Marcel Lefebvre, alors Évêque de Dakar.

Du jeudi 3 au jeudi 10 juin 2010, p. 2  
Lundi 8 novembre 2010, p. 12  
1 – p. 16  
Mardi 9 novembre 2010, p. 23  
2 – p. 38  
Jeudi 11 et vendredi 12 novembre 2010, p. 49  
3 – p. 55  
Samedi 13 novembre 2010, p. 63  
4 – p. 69  
Dimanche 14 novembre 2010, p. 73  
5 – p. 80  
Mardi 16 novembre 2010, p. 89  
6 – p. 95  
Jeudi 18 novembre 2010, p. 99  
7 – p. 108  
Samedi 20 novembre 2010, p. 121  
8 – p. 129  
Dimanche 21 et lundi 22 novembre 2010, p. 151